

LE 18^E DU MOIS

BIBLIOTHÈQUES ▶ P. 12 UN MANQUE CHRONIQUE DE PERSONNEL



Photos Dominique Dugay et Thierry Nectoux

■ Air du temps ▶ P. 10

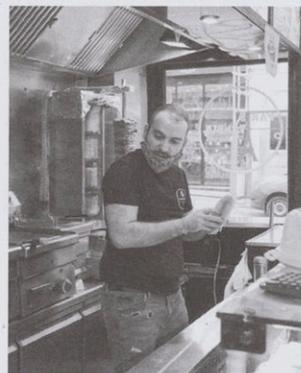
PAUSE ARGENTIQUE RUE DES TROIS-FRÈRES

21 Jul 20 32713

■ **Arena**
Pas d'Accor,
tous pour
Alice Milliat

▶ P. 13

■ **L'entre-deux-guerres**
LA RÉVOLUTION
DU LOGEMENT
SOCIAL ▶ P. 14



■ **SANDWICHS**
SUR LE POUCE,
MAIS BONS ▶ P. 8



■ **VACCINATION DES ENFANTS**
MODE D'EMPLOI ▶ P. 4

■ **LA CHAPELLE**
Des papiers pour Malik! ▶ P. 12

■ **ÉCOLOGIE JEUNESSE**
LIRE, DÉBATTRE
ET VOTER

▶ P. 4



LES « PERMIS DE VÉGÉTALISER », ÉCHEC RECONNU

La municipalité revient sur cette expérimentation aux résultats peu concluants.

Colère, dégoût, qui ne s'est détourné ou révolté à la vue des pieds d'arbres aux herbes folles jonchés de canettes et de crottes de chien ? L'opération

« permis de végétaliser » lancée en 2015 devait inciter les Parisiens à s'occuper de ces tout petits espaces en bas de chez eux et à y faire pousser ce qu'ils voulaient, en lieu et place des grilles qui délimitaient le tour des arbres. Les habitants, promus « jardiniers de l'espace public » étaient censés participer à la transformation écologique de la ville. Plus de 2 500 permis de végétaliser ont alors été attribués. Le résultat ? Ni l'agrément, ni l'esthétique, ni l'écologie, ni la participation citoyenne ne sont au rendez-vous, la plupart du temps. La Mairie de Paris le reconnaît : c'est un échec. « Nous allons arrêter les "permis de végétaliser", sauf dans les rares cas où des collectifs s'en occupent avec professionnalisme », explique Emmanuel Grégoire. Alors, est ce que ce sera le retour des grilles en fonte ajourée conçues en 1859 à la demande du préfet Haussmann par Davioud, l'architecte qui a dessiné une grande partie du mobilier urbain parisien ? Posées autour des arbres, elles protègent leurs racines mais retiennent les filtres des mégots. On annonce de nouvelles règles à respecter en matière de mobilier urbain et de bâti, pour « rendre la ville belle, écologique et fonctionnelle à la fois ». A suivre ! ● DANIELLE FOURNIER



Jean-Claude N'Diaye

DES PROMOTEURS À L'ASSAUT DE LA BUTTE, SUITE

L'« affaire Cherpantier » continue de faire du bruit dans les médias. Après les deux articles du *Parisien* et celui du *18e du Mois* (lire notre n° 298), elle s'étale à présent dans les pages de *L'Auvergnat de Paris* (édition du 6 janvier) et sur les ondes de France Culture (*Les Pieds sur terre* du 26 janvier). Pour mémoire, l'affaire concerne un investisseur immobilier qui rachète des immeubles (actuellement à Montmartre), en fait partir les locataires sans considération de leurs droits, puis livre des appartements à peine achevés. Stéphane Cachelin, restaurateur et habitant de la rue Robert Planquette fait également les frais de ces agissements puisque son établissement La Midinette a dû fermer depuis que les travaux du dit investisseur ont été entamés, sans respect des règles de sécurité. Par ailleurs le groupe des élus communistes du 18e, Génération.s et citoyen.ne.s, a rédigé une tribune dans le numéro de janvier/février de *M18*, le magazine de la Mairie du 18. Sous le titre « A la recherche de scrupules chez les promoteurs », on y apprend que « la Ville a fait une offre de rachat de ces appartements afin de protéger et maintenir leurs loyers actuels ». Trop tard malheureusement pour ceux, nombreux, qui ont déjà accepté de quitter leur appartement et peinent à trouver de quoi se reloger dans l'arrondissement. ● EJ/SM



LES SANS-ABRI

CINQUIÈME ÉDITION DE LA NUIT DE LA SOLIDARITÉ

Le 18e du mois a accompagné une équipe de bénévoles lors de ce recensement des personnes en situation de rue, le 21 janvier dernier.

Nous sommes accueillis à la Mairie du 18e par l'équipe en charge du secteur Goutte d'Or - Château Rouge : quatre bénévoles et une responsable d'équipe, Isabelle, qui travaille à la Mission métropolitaine de prévention des conduites à risques. Nous prenons connaissance des questionnaires, l'un dédié aux personnes seules et l'autre aux couples ou familles, complétés d'une fiche pour les groupes. Ces documents ont été élaborés par un comité scientifique, et visent à mieux connaître le profil, les conditions de vie et les besoins des sans-abri : depuis quand sont-ils sans logement et quelle en est la raison ? ont-ils un accompagnement social, une adresse pour recevoir du courrier, une couverture maladie ?

Les chefs d'équipe ont pour mission de former les bénévoles sur l'attitude à adopter auprès des sans-abri et la façon de leur poser les questions. Chaque participant signe une charte qui rappelle les grandes règles à suivre pendant l'enquête afin de respecter la dignité des personnes. Bien entendu le questionnaire est anonyme. Les équipes partagent ensuite une méthode pour quadriller leur secteur et chacun se répartit les rôles. Puis, à 22 heures, c'est le départ.

Les bénévoles présentent un profil fortement tourné vers le social. Dans

notre équipe, la moitié a déjà pris part à au moins une Nuit de la solidarité. Axelle, qui travaille au Centre d'action sociale de la Ville de Paris, confirme : « C'est ma troisième participation. Pour moi il est important de participer à ce genre d'événement. C'est une autre manière d'apporter mon aide aux plus fragiles. » Et d'ajouter qu'exerçant dans une maison de retraite de la Goutte d'Or, il lui tient d'autant plus à cœur de s'investir dans l'arrondissement. Les bénévoles de notre équipe se disent marqués par leurs précédentes participations. Ils décrivent des rencontres fortes, avec des hommes et des femmes ayant tout perdu ou presque mais encore porteurs d'humanité et d'amour de l'autre.

Les mètres et les minutes défilent. Plusieurs fois dans la soirée nous sommes remerciés par des hommes que nous rencontrons, heureux d'être considérés, touchés par la démarche et la discussion nouée. Étonnement, nous avons le sentiment de croiser peu de SDF sur notre chemin, une dizaine de personnes (aucune femme), probablement en raison de notre périmètre et de l'heure relativement peu avancée - nous terminons notre parcours autour de minuit. Les responsables repasseront en mairie déposer les questionnaires remplis.

Un message d'Axelle nous parvient quelques jours plus tard : un des sans-abri croisés, dans la rue depuis peu,

est un ancien clarinetiste. Les équipes de la Nuit de la solidarité, après lecture de son questionnaire, ont contacté Axelle pour tenter de retrouver cet homme et lui proposer quelque chose en lien avec sa passion. « Si grâce à notre action cet homme peut sortir de la rue et recommencer à jouer de la clarinette, c'est une personne qu'on ne reverra pas dans la rue. Et ça c'est une petite victoire. » ●

ÉLISE COUPAS ET JEAN-MARIE PÉTESCH

Les analyses des données recueillies lors des précédentes éditions de la Nuit sont accessibles sur le site de l'Atelier parisien d'urbanisme : www.apur.org.fr

L'opération étendue au Grand Paris

La Nuit de la solidarité est organisée chaque année par la Ville de Paris, ses partenaires et plus de 2000 bénévoles et professionnels du social, qui sillonnent les rues de la capitale divisée pour l'occasion en 360 secteurs.

Les données collectées sont ensuite mises à disposition des associations, qui peuvent ainsi mieux organiser leurs actions. Elles sont aussi utilisées par la Ville pour mettre en place des actions spécifiques. A l'issue de la première édition, le recensement avait montré une présence des femmes plus forte qu'estimé ; dans le 18e, une halte de nuit réservée aux femmes a donc été ouverte en décembre 2020 dans les locaux de la mairie. Cette année, l'opération est associée au recensement de l'Insee (volet Habitations mobiles et personnes sans-abri).

Une vingtaine de villes participaient aussi à l'opération (Bordeaux, Lyon, Marseille, Toulouse, Brest, Lorient ou Rennes) Ainsi que pour la première fois, dix communes du Grand Paris (Aubervilliers, Bobigny, Bondy, Courbevoie, Rueil-Malmaison, Saint-Denis et Saint-Ouen...).

En bref...

DES P'TITS TROUS, DES P'TITS TROUS, ENCORE DES P'TITS TROUS

Les Montmartrois ont l'habitude des fontis, ces effondrements causés par la présence des carrières sous la Butte. Mais l'arrondissement en ce début d'année a été témoin de quatre affaissements plus ou moins importants, qui perturbent la circulation. Rue Dancourt tout d'abord... le 21 janvier, c'est un « problème de circulation de l'eau » qui a créé un fossé de plus d'un mètre de profondeur. L'après-midi du même jour, rue Burq, un « problème d'infiltration d'eau » le long du trottoir a créé

une dépression plus légère. Ces deux sites devraient être réparés début février, selon la Mairie du 18e. Dans l'attente, les rues sont fermées. Un troisième sinistre a été causé rue Marx Dormoy, au niveau du 62, dont les causes sont inconnues au moment où nous mettons sous presse. Ici aussi des travaux devraient rétablir la situation début février, sauf si la présence d'amiante était détectée. Enfin, lors de travaux au 3 rue Marcadet, GRDF est « tombé sur une cavité de 1,7 mètre de profondeur, au niveau du caniveau central ». La zone devait être réparée avant fin janvier. SM

ELECTIONS 2022

Le média de quartier Goutte d'Or & Vous sollicite vos témoignages. Vous habitez la Goutte d'Or ou ses environs ? Vous êtes appelés à voter pour la première fois de votre vie aux élections françaises ? Si oui, que vous comptiez ou non mettre votre bulletin dans l'urne les 10 et 24 avril pour l'élection du président de la République et/ou les 12 et 19 juin pour les législatives, votre témoignage sur vos motivations est important ! Écrivez à infosgouttedor@sallesaintbruno.org ou sur les réseaux sociaux. Et même si vous étiez déjà électeur lors des scrutins précédents, si vous souhaitez partager vos préoccupations actuelles, n'hésitez pas à envoyer vos messages à l'association. AK



Sandrine Mignot

Effondrement de la chaussée rue Dancourt

À VOUS DE PROPOSER!

ils font le 18^e

À l'occasion du n° 300 du *18e du mois*, nous avons lancé l'idée de faire appel aux lecteurs pour établir une liste des personnalités marquantes du 18e.

Créateur d'entreprise innovante ou gardienne d'immeuble pourvoyeuse de services inestimables. Cafetier au grand cœur ou sportif émérite. Acteur associatif à l'impact remarquable ou artisan au savoir-faire incomparable. Artiste de talent ou enseignant hors pair. Visage de la politique ou du syndicalisme.

Vous pouvez encore proposer entre une et vingt personnalités intervenant dans divers secteurs de la vie de la cité en indiquant leur nom et prénom, fonction, ainsi que quelques mots de présentation.

La rédaction du *18e du mois* vous proposera une sélection de vos dix-huitièmes préférés dans un prochain numéro.

Vous pouvez envoyer votre liste :

- par courrier (18e du mois, 13 rue des Amiraux, 75018 Paris)
- ou par mail (ilsfontle18@gmail.com).

AGENDA

Attention : tous ces événements sont annoncés sous réserve de modifications en fonction des mesures sanitaires.

BRADERIE

VENDREDI 11 ET SAMEDI 12 FÉVRIER

Avec vêtements, chaussures, livres, vinyles à la Maison Verte pour financer ses actions de solidarité. De 16 à 19 h le 11, de 10 à 13 h le 12, au 127 rue Marcadet.

SAMEDI 5 FÉVRIER

Phishing

Apprendre à déjouer les pièges de cette escroquerie fréquente sur internet. Gratuit, entrée dans la limite des places disponibles. De 14 h 30 à 16 h à la bibliothèque Goutte d'Or, 2-4 rue de Fleury. De 14 à 18 h.

Forté

Rencontre avec Lucienne Soulier, auteure de Plus forte que le silence, récit de sa vie de lutte face à la pauvreté, les mauvais traitements, le handicap, avec lecture musicale et atelier cuisine, en partenariat avec ATD-Quart Monde, le Petit Ney et la Maison de la conversation. De 14 h à 18 h 30 à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre.

LES 5, 12 ET 19 FÉVRIER

Écrire

Le club d'écriture « La Goutte d'Or mode d'emploi » animé par l'auteur Alexandre Lenot réalisera une publication sur le quartier en s'inspirant de Georges Perec. Pour huit adultes (et huit collégiens de Clémenceau) à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha.

DIMANCHE 6 FÉVRIER

Lire

Club de lecture à 14 h pour les adultes, 16 h pour les enfants, à la librairie La Régulière, 43 rue Myrha.

LUNDI 7 FÉVRIER

PLU

Réunion publique de concertation sur les grandes orientations du Plan local d'urbanisme à 19 h en mairie ou en visioconférence si nécessaire (vérifier sur le site mairie18.paris.fr). Concertation jusqu'au 1er avril pour faire évoluer ce plan en PLU bioclimatique.

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Stéphane Bardinot, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Elise Coupas, Michel Cyprien, Florianne Finet, Danielle Fournier, Dominique Gaucher, Erwan Jourand, Annie Katz, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Catherine Masson, Sandra Mignot, Jean-Marie Pétesch, Sophie Roux.

Photographies et illustrations : Dominique Dugay, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Gorka Uztarroz.

Relecture : Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Anne Guillaume et Isabelle Royère

Bureau de l'association : Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Danielle Fournier, secrétaire, Catherine Masson, trésorière.

Site et réseaux sociaux : Noël Bouttierre, Valentina Cascio, Florianne Finet, Cornélie Paul.

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Sylvie Chatelin

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

Tous les points de vente sur

www.18dumois.info

PROCHAIN NUMÉRO :
**PARUTION
LE 5 MARS**

LE 18^e DU MOIS
13 rue des Amiraux 75018 Paris
18dumois@gmail.com
www.18dumois.info

LA PHOTO DU MOIS

Insolite, amusante, romantique, elle est votre vision du 18e tel que vous l'aimez et souhaitez le faire connaître. Envoyez-nous une photo en haute définition au format jpeg (prise avec un appareil photo ou un smartphone équipé d'un appareil photo de bonne qualité), accompagnée de vos nom et prénom, indication du lieu précis et de la date, et d'une légende de 150 signes maximum. (redaction18dumois@gmail.com). Nous publierons une image par mois dans notre mensuel et sur Facebook.

NATURE

UNE TOUCHE DE BLANC DANS LE GRIS DE L'HIVER

Du blanc pur au pourpre foncé en passant par le rose pâle, les hellébore éclairent le mois de janvier malgré le froid, en attendant la douceur et les fleurs du printemps.

Alors que les fleurs se font encore rares, l'hiver est la saison des hellébore, dont plusieurs espèces contribuent à embellir les jardins au tout début de l'année. Leur nom nous est familier depuis l'enfance, lorsque Jean de la Fontaine faisait dire à son lièvre s'adressant à la tortue : « Ma commère, il vous faut purger avec quatre grains d'hellébore... » Mais de quelle plante parlait-il ? De l'hellébore noir, *Helleborus niger* en latin, ou de l'hellébore blanc, qui est en fait un vératre, *Veratrum album* ? Le mystère n'est toujours pas tranché ! Les hellébore, pour une raison qui m'échappe, sont également confondus par certaines personnes avec les euphorbes ! Quoi qu'il en soit, même s'ils sont



Jean-Claude N'Diaye

toxiques, il serait dommage de se passer des hellébore (les deux orthographes sont admises), ces belles plantes vivaces de la famille des renonculacées.

Manne pour les abeilles

Le représentant le plus populaire du genre n'est autre que la « Rose de Noël », *Helleborus niger*, très présente chez les fleuristes dès la fin de l'année. Son nom d'hellébore noir est trompeur puisque sa fleur est blanc pur, la noirceur faisant référence à ses racines ! Très à la mode depuis quelques années, il fait merveille en jardinière et ses fleurs coupées décorent les tables du réveillon. Lors des douces journées de janvier, il est visité par les abeilles, trop heureuses de trouver cette manne au cœur de la mauvaise saison. Son feuillage, coriace et vert foncé est magnifique tout au long de l'année. Un de ses cousins, sauvage en Ile-de-France,

peut être installé aussi au jardin : l'hellébore fétide, *Helleborus foetidus*, au nom peu engageant mais qui possède de nombreuses qualités : ses fleurs verdâtres qui alimentent les insectes en hiver surgissent d'un magnifique feuillage découpé qui a suggéré son nom populaire de « Pied de griffon ». Après la floraison, les tiges ayant porté les fleurs forment leurs fruits, puis s'affaissent jusqu'au sol avant de mourir en libérant leurs graines, tandis que du cœur de la plante s'élèvent de nouvelles tiges qui fleuriront l'année suivante.

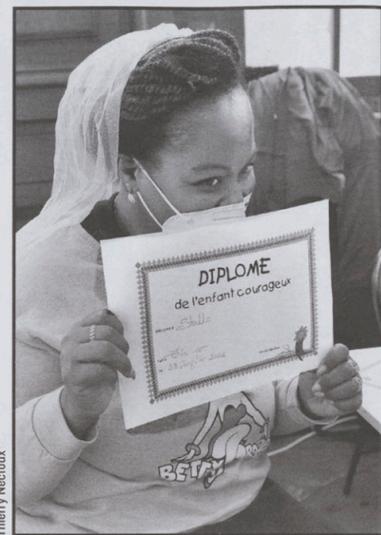
Dans un parc à Montmartre

On le trouve autour de Paris, souvent en lisière de forêt sur terrain calcaire, mais il vous faudra bien sûr l'acheter dans le commerce et non le prélever dans la nature. Dans les jardins disposant de plus de place, on peut installer une espèce plus grande originaire de l'île de beauté, l'hellébore de Corse, *Helleborus argutifolius*. C'est cette espèce qui entoure l'arbre aux voyelles de Giuseppe Penone au jardin

des Tuileries où il se comporte comme un pied de griffon géant. Un dernier cousin prendra la suite de la « Rose de Noël » en se faisant appeler « Rose de Carême », même s'il fleurit dès le mois de janvier. Il s'agit de l'hellébore oriental, *Helleborus orientalis*, distribué naturellement de la Bulgarie à la Turquie et dont trois touffes prospèrent dans le jardin Bleustein-Blanchet de Montmartre. C'est l'espèce la plus cultivée qui fait l'objet d'intenses hybridations depuis une trentaine d'années et qui se présente désormais sous formes à fleurs simples ou doubles, de couleur unie ou mouchetée, dans des tons allant du blanc au pourpre foncé en passant par le rose pâle. L'inconvénient de cette plante étant que ses fleurs regardent vers le sol, heureux sera l'obteneur d'une variété aux fleurs tournées vers le ciel ! A vos plantations ! ●

JACKY LIBAUD

FACILITER LA



Thierry Nectoux

Animation inhabituelle à la mairie ce dimanche après-midi 23 janvier : le centre de vaccination accueille les enfants âgés de 5 à 11 ans accompagnés de leurs parents.

Plus de 120 enfants inscrits en ligne via Doctolib ou physiquement à la mairie, alors que 50 jeunes patients avaient été vaccinés le dimanche précédent. Depuis début février, d'autres séances sont ouvertes le mercredi après-midi, de 13 h à 19 h et le centre sera ouvert à partir de 10 h le dimanche. « Nous avons prévu des cré-

DES LIVRES POUR

L'écologie et la nature sont au cœur des douze albums, documentaires, BD et romans sélectionnés par le comité de lecture de l'association Felipe (Festival du livre et de la presse d'écologie).

Trois cents enfants vont lire ces ouvrages, échanger puis voter pour leurs deux préférés, avant la remise du Prix du livre jeunesse écolo, le 17 juin prochain à la Recyclerie. Dans le 18e, une vingtaine de groupes (écoles Françoise Dorléac et Pajol,

VACCINATION DES ENFANTS

neaux dédiés aux enfants, précise le Dr Kore Mognon, médecin coordinateur, pour qu'il y ait moins de monde et que l'on puisse mieux prendre en charge les enfants, sans précipitation.»

Depuis l'accueil, ils sont accompagnés par un soignant à chaque étape. Pour rassurer les jeunes patients, certains médecins et infirmières ont ajouté une note « féérique » à leur tenue : diadème, robe à paillettes ou cape de velours font leur effet. Ni cris ni pleurs, même à l'intérieur des quatre boxes où, après le vaccin pédiatrique (1/3 de la dose pour adulte), est effectué un test sérologique rapide - petite piqûre au bout du doigt - pour savoir si une deuxième injection sera nécessaire ou non. En attendant le résultat (15 min), les enfants accompagnés de leur famille

peuvent patienter dans une autre salle, dessiner, lire une histoire, discuter avec les soignants.

Obligation d'informer

Pour Léah, médecin pédo-psychiatre, « en principe, il ne doit pas y avoir de problème car c'est une décision médicale partagée et nous avons toujours l'obligation d'informer ». Notamment, sur le bénéfice direct du vaccin pour les jeunes enfants qui évitent ainsi certaines complications graves du Covid-19, observées entre trois et six semaines après la maladie, heureusement très rares.

A partir de 14 h, les arrivées sont plus nombreuses et, pendant les quelques minutes d'attente avant d'entrer dans la salle, c'est le moment

d'échanger. Léa, 10 ans, s'est décidée hier parce que son copain « qui a horreur des seringues s'est quand même fait vacciner ». Sacha, 6 ans, est venu sur indication d'un spécialiste car il est né prématuré. Victoire, 5 ans, « voulait se faire vacciner comme les grands ». Axel, 11 ans, et Léo, 9 ans, ont d'autant moins hésité que leur sœur, trop petite encore, voulait venir. Avant de repartir, tous les enfants recevront un diplôme de l'enfant courageux et feront une photo avec une partie de l'équipe.

Les autres vaccinations se poursuivent, notamment les doses de rappel des 12/17 ans, depuis le 24 janvier. Et plus de rendez-vous obligatoires, y compris pour une primo-vaccination. ● ANNIE KATZ



Thierry Nectoux

RÉFLÉCHIR ET DÉBATTRE

centres d'animation et Petit Ney) ont la chance d'y participer. Les « graines de lecteur », de 6 à 8 ans, réfléchiront à la pollution générée par notre mode de vie avec *La révolte* d'Eduarda Lima ainsi qu'à la déforestation et la destruction de l'habitat des animaux avec *La forêt de monsieur Chip* de Patrick Pasques. Le respect du droit des animaux à vivre libres dans leur environnement sera évoqué dans le très bel album *Chez nous* de Jin Joo et Jin Kyung. *Banquise* de Patrick Gillet leur ouvrira les yeux sur les conséquences de la fonte des glaces polaires, tandis que le conte *Petit Pêcheur, grand appétit* de Suzy Vergez, leur racontera que le

« toujours plus » n'est pas la clé du bonheur. *Madame hibou cherche appartement* de Caroline Dorka-Fenech élargit le thème au droit à un logement décent pour tous et à l'entraide.

Lecteurs en herbe

Pour les plus grands, de 9 à 12 ans, *Cache Noisettes* (tome 6 de la série *Le loup en slip*) de Paul Cauuet, Wilfrid Lupano et Mayana Itoiz, devrait les amuser et leur démontrer les travers de la surproduction (de noisettes !). Ils seront intrigués par le titre du très beau livre d'Emmanuelle Figueras, *Pourquoi les oranges-outans n'aiment pas le dentifrice* qui déroule l'effet de nos gestes au quotidien et leur impact sur la nature.

Dans la tête des animaux de Fleur Daugey leur révélera que les animaux éprouvent des émotions tandis que Diana Semaska dans son documentaire *Quand le loup y est* défend *Canis lupus* et montre qu'il n'est pas le nuisible longtemps pointé du doigt. Le thème de la déforestation revient avec *SOS forêt en détresse* de Marie Colot, sous le prisme de l'abattage illégal dans une forêt française. A l'heure où nous imprimons, le sixième livre pour les 9-12 ans est encore en discussion. Des ateliers de création et des rencontres avec les auteurs compléteront la sensibilisation des enfants aux enjeux cruciaux de la défense de notre environnement auxquels ils vont devoir faire face. ● SYLVIE CHATELIN

Contact : prixdulivrejeunesseecolo@gmail.com, festival-livre-presse-ecologie.org

AGENDA

SAMEDI 12 FÉVRIER

Square Léon
Il a fait peau neuve pendant plusieurs mois et rouvre ses portes avec une journée de fête.

Village d'hiver

On fait la fête dans le square du 21 avril 1944, dans le nouveau quartier Chapelle International de 14 à 18 h avec spectacle de clown, DJ set, danse etc. Le square porte ce nom en souvenir des bombardements qui firent de nombreux morts dans le quartier.

La Bonne Tambouille

Rendez-vous traditionnel gourmand et festif avec petit marché et animations sur la place Mac Orlan, de 10 h à 14 h.

LUNDI 14 FÉVRIER

Naissance
Réunion d'information en visio-conférence de 14 h à 16 h. Sur inscription : rifi8@paris.fr

JUSQU'AU 15 FÉVRIER

Géothermie
Enquête publique en vue de la création d'un site de fourniture d'énergie géothermique sur et autour de la ZAC Gare des Mines. Dossier consultable en mairie et sur www.enquetespubliques.com. Permanence du commissaire enquêteur le 14 février de 14 à 17 h.

VENDREDI 18 FÉVRIER

De Kaboul à Bamako
Des artistes afghans, maliens, kurdes, arméniens, marocains et français sont réunis dans le cadre du festival Au Fil des voix (voir page 17). Ils organisent une soirée pour les artistes afghans à 20 h au Trianon, 80 boulevard de Rochechouart.

SAMEDI 19 FÉVRIER

Extrême droite
Projection et débat autour du film *La Cravate* : un jeune militant nationaliste en campagne pour l'élection présidentielle. Séance dans le cadre du programme Parlons-en ! initié par la salle Saint-Bruno avec plusieurs autres associations. Gratuit, entrée dans la limite des places disponibles. De 14 h 30 à 17 h à la bibliothèque de la Goutte d'Or, 2-4 rue de Fleury.

COMPARUTION IMMÉDIATE

“Je suis parti tout de suite, j'ai rien fait de mal”

Deux jeunes hommes comparaissent pour avoir pénétré par effraction dans un appartement de la rue Marcadet, où ils ont dérobé bijoux et argent, en menaçant la jeune locataire.

Les faits sont graves et le président les énonce sur un ton théâtral qui détonne avec le déroulé habituel des audiences. « Le 20 août 2021, 1 h du matin, rue Marcadet. Tout le monde dort. Mme P. est réveillée par la lumière d'un téléphone portable sur son visage. Deux hommes sont dans la pièce, l'un sur son lit, pointant un pic en direction de son visage. “Tu vas mourir si tu cries”, lui dit-il. » Dans le box, deux jeunes hommes âgés de 21 et 27 ans. Plutôt petits, le regard un peu effaré, la mine contrite. Ils sont Egyptiens et assistés par un interprète. Une longue enquête dans les données du smartphone oublié sur les lieux a permis de les amener devant la 23e chambre du tribunal judiciaire en ce début 2022. D'après le témoignage de la jeune femme, les deux intrus ont demandé si elle avait de l'argent ou des bijoux. Elle leur a remis ce qu'elle possédait. Un de ses deux bébés s'est mis à pleurer. Puis les deux hommes sont partis... en s'excusant : « On est désolé, on s'est trompé. » Ils n'en sont pas moins poursuivis pour menace de mort, vol par effraction et avec violence. Vingt et un jours d'incapacité temporaire de travail ont été prescrits à la victime. Ali et Hocine* reconnaissent leur présence dans l'appartement. Le plus âgé explique qu'il pensait pénétrer dans un squat où il aurait pu passer la nuit. « Quand j'ai vu qu'il y avait quelqu'un dans l'appartement, je suis parti tout de suite. J'ai rien fait de mal. » Ses propos ne corroborent pas le

témoignage de la victime, qui l'a vu brandir une lampe de chevet dans sa direction. Et puis les deux voleurs partagent un domicile à Aubervilliers. Pourquoi rechercher un squat ? « J'te jure on a rien fait, on a rien volé. Je suis désolé d'avoir fait peur à cette dame. » Des excuses qui à nouveau contrastent avec la description que la victime a donné du comportement menaçant de ses agresseurs. « Vous avez de la chance, insiste le président. Les faits n'ont pas été qualifiés de vol avec arme, normalement c'est passible de la cour d'assises. » Les deux prévenus, en France depuis huit et dix ans sont en récidive légale. Des faits de vol par effraction déjà. Hocine a également purgé une peine de prison pour une agression sexuelle. Et Ali est sous le coup d'une interdiction de territoire de cinq ans. La victime demande réparation des préjudices moral et matériel. L'avocat des prévenus tente de minimiser la valeur du butin : « Madame a d'abord dit que les bijoux volés étaient sans valeur. » Puis il attire l'attention sur la situation de soutien de famille des deux hommes, dont les compagnes seraient enceintes. Aucune preuve n'en atteste. L'un dit envoyer de l'argent au pays tous les mois. L'autre assure avoir une promesse d'embauche comme carreur. La tâche de leur défenseur est ardue, et ses propos confus lorsqu'il tente un « la place de ces deux-là n'est pas en prison ». La procureure requiert cinq années de réclusion pour Hocine et trois pour Ali. Le premier écoperait de six années et le deuxième de trois, assorties d'un mandat de dépôt et de dix ans d'interdiction de territoire. La partie civile sera indemnisée selon sa demande. ● SANDRA MIGNOT

* Les prénoms ont été modifiés.



Thierry Nectoux

CAMPAGNE DE RECENSEMENT 2022

Depuis le 20 janvier et jusqu'au 26 février se déroule le recensement partiel de la population. A Paris, il concerne un échantillon de 8 % des habitants.

Le passage de l'agent recenseur est annoncé par une lettre du maire, déposée dans les boîtes aux lettres. Le jour prévu, il se présente et doit montrer sa carte officielle, barrée de tricolore, portant son nom et sa photo. Il remet les identifiants nécessaires au recensement en ligne ou, si la personne préfère, les questionnaires sur papier à remplir concernant le logement et chacune des personnes qui y résident. Pour répondre par Internet, rendez-vous sur : www.le-recensement-et-moi.fr Il faut se connecter grâce au code d'accès et au mot de passe figurant sur la notice remise par l'agent, puis se laisser guider.

Les questionnaires papier doivent être remplis très lisiblement, éventuellement avec l'aide de l'agent qui viendra les récupérer un peu plus tard, sauf si les personnes préfèrent les renvoyer à la mairie.

Obligatoire, anonyme et gratuit

La réponse aux questionnaires est obligatoire. En effet, les données col-

lectées permettent à l'INSEE de déterminer la population officielle de chaque commune ainsi que des statistiques fines sur l'évolution des modes de vie collective et sociale, des niveaux d'études, du temps de travail, des déplacements journaliers, etc. Ainsi, le recensement permet d'orienter les décisions en matière d'équipements publics, par exemple. Des résultats découlent aussi le niveau de participation de l'Etat au budget des communes.

Les informations personnelles transmises sont strictement protégées. En effet, seul l'Insee est autorisé à exploiter les questionnaires, les noms et adresses ne sont pas conservés dans les bases de données et toutes les personnes y ayant accès sont soumises au secret professionnel.

Bon à savoir : le recensement de la population est totalement gratuit. Ne pas répondre aux sites qui réclameraient de l'argent.

Au 1^{er} janvier 2021, l'estimation de la population française était de 66 732 538 habitants. ● AK

Les enseignants dans la rue

Grève et manifestation dans l'Éducation nationale pour protester contre la gestion de l'épidémie de Covid-19. Ici, des professionnels de l'école des Poissonniers, le 13 janvier 2022 à Paris. Les manifestations se sont ensuite renouvelées tous les jeudis de janvier, avec une mobilisation moindre. Le 27, les profs ont rejoint la grève interprofessionnelle à l'appel des syndicats, élargissant leurs revendications à une revalorisation salariale des enseignants.

LES TRAVAILLEURS SOCIAUX BATTENT LE PAVÉ

A l'occasion d'une manifestation nationale des travailleurs sociaux, les salariés du centre Robert Doisneau se sont mis en grève.

Les personnels du centre Robert Doisneau, rue René Clair, ont débrayé durant quatre heures, le 1er février au matin. A l'origine de leur mécontentement, une revendication salariale. En effet, dans cet établissement privé à but non lucratif qui associe un pôle grand âge (Ehpad), un pôle handicap adulte et un pôle handicap jeunesse, infirmières et aides-soignantes ont perçu une revalorisation dite Ségur, de 183 € nets par mois. Mais les personnels éducatifs et travailleurs sociaux, cadres, ergothérapeutes en ont été exclus. La participation au mouvement était variable, comme l'explique Samira Izabochene, aide-soignante et déléguée du personnel. « Dans mon service nous avons tous participé. Mais au foyer d'accueil médicalisé (FAM) du sixième étage, elles avaient déjà fait grève en décembre. Vu l'impact sur leur salaire, elles ne pouvaient pas recommencer. » La professionnelle ajoute que le dialogue social est rompu avec la direction de la fondation OVE, propriétaire de l'établissement. « Depuis le début de la crise sanitaire nous n'avons perçu aucune prime, à part la prime Covid obtenue en nous mettant tous en arrêt de travail. »

Certains salariés sont allés manifester l'après midi à l'appel de douze organisations de défense des travailleurs sociaux,

dans le 7e arrondissement. Mots d'ordre du cortège : « une augmentation de salaire de 300€ », des conditions d'étude « dignes pour les futurs travailleurs sociaux » et « un financement des services de solidarité à hauteur des besoins de la population ». ● SM



Sandra Mignot

AGENDA

DIMANCHE 20 FÉVRIER

Soul food
Dégustation de ce type de cuisine américaine aux racines africaines avec la participation d'associations culturelles, un concert. De 10 à 18 h place Albert Kahn.

JEUDI 24 FÉVRIER

Ciné mémoire
Plogoff, des pierres contre des fusils (1980), documentaire de Nicole Le Garrec consacré à la lutte contre l'implantation d'une centrale nucléaire. En partenariat avec La Louve, à 20 h au Louxor.

SAMEDI 26 FÉVRIER

Tournoi jeu vidéo
Dès 7 ans, à 15 h à la bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre. Inscription : 01 42 55 60 20.

DU 28 FÉVRIER AU 4 MARS

Podcast
Découvrir les secrets du son et le reportage radio grâce à ce stage pour les 8-12 ans. Bibliothèque Jacqueline de Romilly, inscription : 01 42 55 60 20.

ERRATUM

La porte du cimetière Montmartre en face du 57 Ganneron est désormais ouverte aux visiteurs de 10 h à 17 h et non de 8 h à 17 h, comme nous l'avons indiqué par erreur dans notre numéro 300.

ABONNEZ-VOUS AU 18^E DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17€
- Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29€
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56€
- Abonnement d'un an à l'étranger :35€

Adhésion à l'association des Amis du 18e du mois

- J'adhère pour 1 an :20€
- J'adhère pour 2 ans :40€
- Je soutiens l'association :80€ (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris

Nom : Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : <http://18dumois.info>

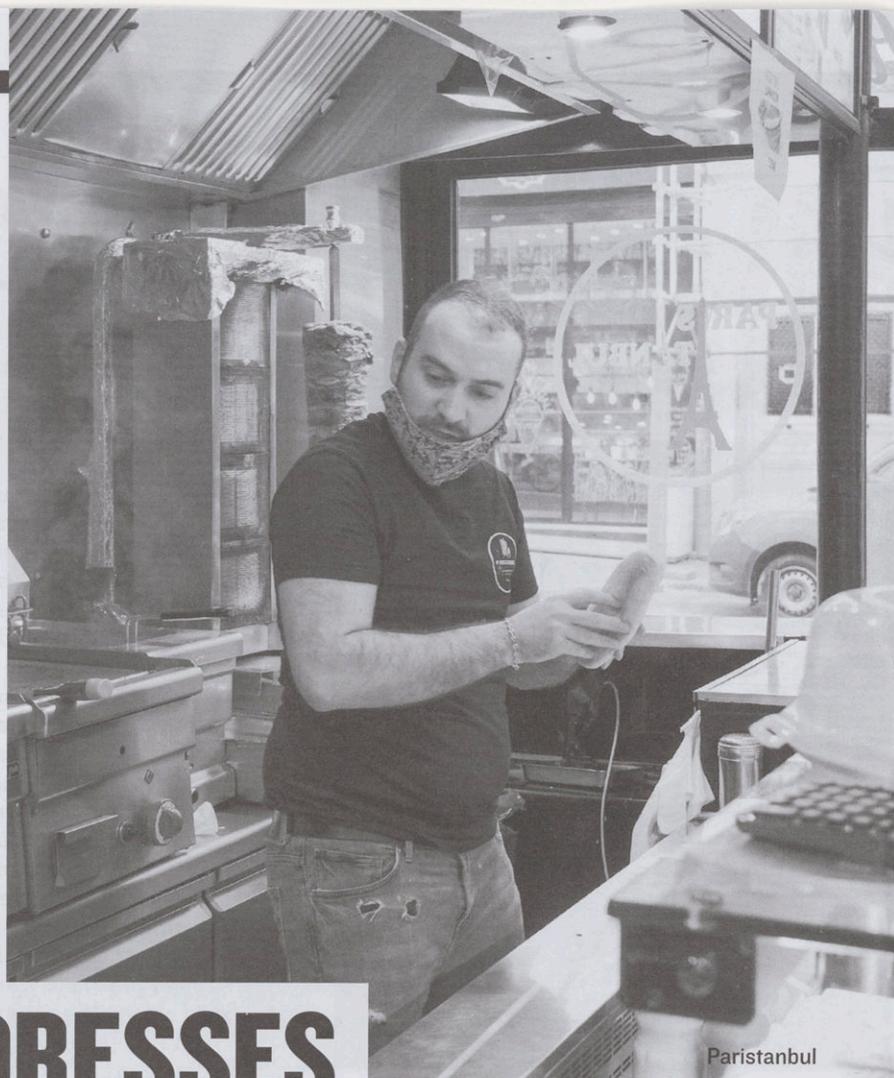
UN BERLINER KEBAB

Le pas de porte du Paristanbul ne paie pas de mine mais les deux gérants, originaires d'Istanbul, tout sourire aux lèvres rendent l'accueil et le service conviviaux et fort agréables. La carte propose 11 variétés de sandwiches, le classique à la viande de kebab ou au poulet, à l'agneau, aux merguez, accompagnés d'une barquette de frites de 5,50 à 7,50 €. Le kebab classique est celui qui a le plus de succès. Au pain frais, composé de viande extraite de la « broche » (faite maison) avec chou blanc, chou rouge, oignon, concombre, tomate...et quelques apports orientaux. Délicieux, la saveur de l'Orient restant bien en bouche.

DOSSIER RÉALISÉ PAR : ELISE COUPAS, MICHEL CYPRIEN, FLORIANNE FINET, CATHERINE MASSON, SANDRA MIGNOT. PHOTOS : DOMINIQUE DUGAY

Particularité de la maison, le « Berliner » à 8,50 € servi dans un pain rond, composé de viande de kebab, de légumes de saison grillés avec sauce blanche à base de yaourt et menthe séchée dont la recette est tenue secrète par nos deux compères. Quantité, qualité enrobées de subtiles saveurs orientales, voilà le menu.

Paristanbul, 47, rue de Clignancourt, métro Château Rouge, du lundi au samedi de 11 h à 22 h.



Paristanbul

NOS MEILLEURES ADRESSES

DE SANDWICHES RAFFINÉS

Parmi les restaurants qui ont ouvert ces dernières années dans notre arrondissement, en particulier depuis le premier confinement, nombre d'entre eux se sont lancés dans les sandwiches améliorés. Israélien, argentin, libanais, turc, africain... Les recettes dépassent largement les frontières de l'Hexagone en renouvelant le genre. Moins cher qu'un plat à emporter et facile à manger, le concept séduit les touristes, passants ou encore télétravailleurs. L'équipe du 18e du mois vous propose une sélection des meilleures adresses du moment. N'hésitez pas à nous signaler vos adresses favorites qui nous auraient échappé (18dumois@gmail.com) et qui pourraient faire l'objet d'un prochain coup de fourchette.

CASSE-CROÛTES ITALIENS BIEN GARNIS

Une cuisine mais pas de salle. La Comitiva ne fait que des plats et des sandwiches à emporter. Emanation d'un restaurant de Montreuil, elle a ouvert dans le 18e, juste avant le premier confinement. Il était alors possible de manger sur place. Compte-tenu de la situation sanitaire, la maison a très vite supprimé son comptoir pour ne plus proposer que des recettes à emporter et depuis les livreurs se

succèdent à sa porte.

Le sandwich proposé – baptisé saltimbocc' – semble, au premier abord un peu petit, mais sous sa pâte à pizza, il est riche en fromage et délicieux. Les tarifs s'étagent entre 8 et 10,50 €. Au menu nous avons testé l'Adriana (garni de spinata calabra, une sorte de saucisson piquant, de champignons, poivrons et mozzarella). Une version non carnée existe également avec le Maria (tomates, mozzarella, pesto et basilic).

Ainsi qu'une recette 4 fromages (scamorza, gorgonzola, mozzarella et parmesan). Le Polpette, avec les fameuses boulettes de bœuf maison et leur sauce tomate, rappelle l'image de la « nonna » napolitaine sur laquelle l'enseigne fonde sa communication.

La Comitiva, 94 rue Darnémont, métro Lamarck-Caulaincourt, ouvert tous les jours de 12 h à 15 h et de 18 à 23 h. Le week-end, ouvert de 12 h à 23 h

SUPER SANDWICH, SUPER COIN

C'est un concept inhabituel, proposer les sandwiches le soir et les plats cuisinés le midi. Mais, comme le dit Joseph, « le Supercoin est un bar où l'on se restaure » et le soir, vu l'affluence et le nombre de personnes debout (sauf en ce moment, mesures sanitaires obligent), il est plus convivial de servir des sandwiches pour accompagner les nombreuses bières.

La carte n'est pas très longue mais les sandwiches sont originaux. Vous avez le choix entre les petits et les gros, les végés et les carnés entre 5 et 8 €. Vous avez également le « pas un sandwich » composé d'une patate douce coupée en deux, rôtie, accompagnée d'un beurre



curcuma/ail, céleri râpé, vinaigrette sésame légèrement pimentée.

J'ai goûté le sandwich saucisse avec de la mayonnaise aillée, carotte et chou dans un pain brioché de l'excellente boulangerie du square Clignancourt. Mon ami a choisi le gros sandwich carné garni de bœuf bourguignon braisé, glacé à la sauce BBQ, choucroute et betterave rôtie, moutarde aigre-douce légèrement pimentée et toujours le même pain.

Le Supercain, 17 rue Boinod, métro Marcadet-Poissonniers ou Simplon, ouvert du mardi au dimanche, 01 42 51 29 37

LA CUISINE AFRICAINE À L'HONNEUR

Un délicieux « Kossa Dwich » est à la carte du Mama Kossa, un nouveau restaurant qui revisite la cuisine africaine, rue Myrha. Dans un pain flatbread au manioc, est proposé un savoureux mélange de poulet, pikliz (un mélange de carottes, chou, piment), oignon rouge, cacahuètes, grenade, coriandre, avec une mayonnaise Colombo-mangue. Il existe en version végétarienne à 8 €. En ajoutant 2 €, on obtient un accompagnement à choisir parmi les « alokos » (bananes plantain frites), le riz djalon (parfumé au curry, badiane, anis), ou la salade soley (patate douce, plantain, carotte, pikliz). Vous pouvez aussi en profiter pour tester les fondantes planticini, sortes d'arancini siciliennes mais confectionnées avec de la banane plantain (8 € les trois boulettes).

Pour terminer le repas en douceur, on vous conseille le gâteau ananas caramélisé et le moelleux choco-patate douce (5 €). Sur place (décoration soignée et ambiance très chaleureuse) ou à emporter.

Mama Kossa, 8 rue Myrha, métro Château Rouge ou Barbès Rochechouart, du mardi au samedi, 12 h à 15 h ; 19 h à 22 h 30, 07 52 02 64 39

LE FALAFEL DE LA RUE MULLER, UN CLASSIQUE TRÈS RÉUSSI

Dans le nouveau triangle d'or culinaire du 18^e s'est installé il y a deux ans la Travesia, en haut de la rue Muller. Un traiteur libanais – comme son nom ne l'indique pas – où les clients sont accueillis chaleureusement. Il propose plusieurs sortes de sandwiches à base de viande (poulet mariné, agneau haché, filet de bœuf mariné, à 8 ou 9 €) ou de boulettes garanties 100 % pois chiches à 7 €. Ces dernières sont accompa-

gnées de houmous, tomates, oignon et persil, ce qui rend le sandwich falafel moelleux comme il faut. Les amatrices et amateurs de légumes pourront aussi demander à remplacer le houmous par du moutabal (purée d'aubergines) et des cornichons pour relever le tout.

Il est possible de consommer sur place, dans la salle décorée de peintures d'inspiration espagnole, et de commander des plats similaires (grillades, assiette falafel), ainsi que des desserts libanais.

La Travesia, 19 rue Muller, métro Château Rouge ou Anvers, 09 81 21 73 11, du mardi au dimanche, de 11 h à minuit.



Onoto

À LA DÉCOUVERTE DES PITAS ISRAÉLIENNES

Le « sabich » est arrivé à Paris début décembre, en droite ligne de Tel Aviv et de Bagdad, chez Dizen. Une salade de crudités de saison (cet hiver, de délicieuses betteraves chioggia, du chou, du céleri), des sauces légères faites maison (sésame, zoug de mangue et harissa verte), quelques bâtonnets d'aubergine panée, de la pomme de terre et un œuf mollet infusés dans un bouillon de légumes épicé sont glissés dans un pain pita chaud et moelleux et parsemés d'herbes fraîches (persil, coriandre, etc.). Un délice à 9 €, plutôt léger en bouche et complet. Auquel on peut ajouter un petit sachet de falafels (+ 2 €) ou une boisson (+ 2 € également).

Dizen propose notamment une citronnade maison infusée à la menthe (la limonana) très peu sucrée qui fera sûrement fureur l'été prochain. Les fondateurs de cette nouvelle adresse, David et Marc Antoine, dont l'enseigne est inspirée par la rue Dizengoff à Tel Aviv – artère très hype de la capitale économique israélienne – ont choisi de s'installer dans un quartier de noctambules, mais ils font aussi le plein le midi. Ils espèrent augmenter leur amplitude horaire dès que la vie nocturne parisienne aura repris tous ses droits.

Dizen 27 rue Fontaine, métro Blanche, ouvert tous les jours sauf le dimanche de 12 h à 15 h et de 19 h à 22 h 30.



Dizen

COMME UN AIR D'ARGENTINE

Onoto est déjà une adresse très connue. Le restaurant a déménagé de la rue Marcadet à la rue Cavalotti, il y a deux ans. On y vient pour ses délicieuses viandes, sa cuisine savoureuse et son ambiance cantine. Mais le chef Berangel Martin, argentin d'origine, propose également des sandwichitos dans lesquels tout est fait maison. Nous avons testé le Porchetta (10 €) : tranches généreuses et fondantes d'aubergine (dessalée et cuite au four), petites pousses de salade, porchetta craquante. Le pain affiche une fine croûte croustillante et un intérieur dense et moelleux. Il est élaboré selon une recette en provenance directe des Andes, qui inclut de l'origan et des amandes concassées. Onoto propose aussi un sandwichito au chorizo bombon, une saucisse grillée (les charcuteries sont aussi faites sur place), un autre au gravlax de saumon. Une recette non carnée est également à la carte (gorgonzola et aubergine rôtie, 9 €). Une version plus coûteuse est conçue à base de viandes argentines (en fonction des approvisionnements : picanha, colita de cuadril, noix d'entre-côte, 15 €). Le tout est évidemment préparé minute.

Onoto, 8 rue Cavalotti, métro Place de Clichy ou Guy Moquet, ouvert tous les jours midi et soir, sauf le lundi (ouvert le soir).

Et aussi

Quelques adresses déjà chroniquées toujours recommandées :

Kebab chic : Le Gemüse, 61 rue Ramey (métro Jules Joffrin)

Tradition française : Sandwicherie fine, 11 rue Muller (métro Château Rouge)

Sandwich vietnamien : Village de Marcadet, 25 rue Marcadet (métro Marcadet-Poissonniers)

Libanais : Le Grand Phénicien, 4 rue Caulaincourt (métro Place de Clichy)

Street-food maghrébine : La Fabrik, 20 rue Myrha et désormais une deuxième adresse au 47 rue Ordener (en face du métro Marcadet-Poissonniers)

Croque-monsieur raffiné : Maloumarin, 7 rue de l'Olive (métro Marx Dormoy)

Chaussons argentins (empanadas) Fulano, 15 rue Boinod (métro Marcadet-Poissonniers) ou au 111 bis rue Championnet (tram Porte Montmartre).

SAISON CITOYENNE À LA MAISON DE LA CONVERSATION

Ce nouveau tiers-lieu annonce toute une année de rencontres et d'échanges en direction des jeunes, sur des thèmes de société.

Lancée le 22 janvier, la «saison citoyenne» se déroulera pendant toute l'année 2022 avec pour mission: «Explorer, expliquer, donner à vivre la citoyenneté». Elle propose aux habitants du quartier de la porte Montmartre un parcours entièrement gratuit et ouvert à tous, composé de consultations citoyennes, d'ateliers, de tables rondes, de visites, de rencontres, de créations et de controverses. Pour qui principalement? Lola Kerc, responsable de la programmation précise: «Pour les jeunes hommes et femmes de notre quartier, âgés de 16 à 25 ans,

qu'ils soient lycéens, étudiants ou jeunes adultes éloignés de toute forme de participation à la vie citoyenne». En cette période d'élection mais aussi de morosité de la vie démocratique, l'initiative semble intéressante, surtout si l'on prend en compte que dans ce quartier «plus d'un habitant sur deux n'a pas de diplôme. Les jeunes sont particulièrement touchés. Un quart d'entre eux, de 16 à 25 ans n'est ni en emploi ni en études, un taux très supérieur à celui observé en moyenne à Paris (9%)». Côté pratique, 70 temps de rencontres et d'échanges se dérouleront chacun sur plusieurs mois.

Les thèmes: «Débattre sans se battre» (atelier), «Donner de la voix dans notre quartier» ou «Ma soirée avec... un maire, un membre de la Convention citoyenne pour le climat» (soirées). Et un événement: «Démasculinisez-moi, déconstruire les masculinités», le choix ne manque pas! Sans compter des actions festives comme la reprise des banquets citoyens, en partenariat avec la Maison Bleue. ●

DANIELLE FOURNIER

Maison de la Conversation, 10-12 rue Maurice Grimaud, métro Porte de Clignancourt, maisondelaconversation.org

ET SI ON SE FAISAIT TIRER LE PORTRAIT?

Foto Automat rappelle que la photo d'identité peut être une œuvre d'art. Un nostalgique de la magnifique invention réinvente les joyeuses cabines.

Rue des Trois-Frères, à flanc de Butte, l'œil est attiré par l'enseigne «Photos» qui a tout l'air d'un photomaton, avec son rideau, son siège adaptable, la fente où l'on glisse les pièces (4 poses différentes pour 3 euros!), la vitre devant laquelle on cale son visage et la grille derrière laquelle on récupère la petite bande photographique avec son portrait tiré en quatre exemplaires. «Your pic here in 4 minutes.» Etrange dans un quartier calme, d'habitations, où il y a peu de passage.

Les photomatons, de nos jours, on les trouve généralement dans les gares, les commissariats de police, les supermarchés. Et ils font aussi parfois leur apparition, c'est vrai, dans quelques mariages branchés.

Autrement plus classe que les selfies

Mais rue des Trois-Frères, il s'agit d'un véritable photomaton argentique, le seul à Paris accessible



Du photomaton à 3 € au portrait collodion à 130 €, le cliché argentique est de retour.

dans la rue. Et derrière la cabine se cache un projet de sauvegarde, de restauration et de remise en service des derniers photomatons argentiques en noir et blanc, comme à la grande époque, dont la durée de vie des tirages se comptait en dizaines d'années. L'idée n'est pas d'y faire les quatre tirages réglementaires demandés par l'administration, mais de retrouver dans l'intimité de la cabine ce moment où toutes les grimaces sont permises, mais aussi les poses artistiques, les souvenirs à deux, etc. Le noir et blanc riche en nuances, c'est autrement plus classe que les selfies!

Eddy Bourgeois, l'un des fondateurs de Foto Automat et actuel «direktor» comme il se nomme, a fait les Arts-Déco, où il s'est intéressé au film expérimental, à la technologie argentique, à la restauration de pellicules. Lors d'un voyage à Berlin, il rencontre les créateurs de Photoautomat Berlin, un groupe de passionnés qui installent des photomatons argentiques (dont il ne reste plus

Dominique Dugay

qu'une cinquantaine de cabines en activité dans le monde) dans la ville: «Berlin, c'est très grand, il y a moins de pression immobilière, c'était facile», explique-t-il.

En 2007, Eddy décide de monter la même chose en France. Aidé par les Berlinoises, qui lui fournissent ses premières cabines, il récupère, dans son atelier situé à Chartres, les appareils abandonnés, restaure la boîte, au design souvent sophistiqué, répare le moteur, l'électricité afin de faire renaître ce qu'il considère comme un patrimoine photographique et de design.

«Des machines cool dans des endroits cool»

La première cabine, avec ce petit côté vintage qui séduit aujourd'hui, trouve sa place au Palais de Tokyo en 2007: Eddy installe la cabine et c'est Foto Automat qui l'exploite. Il faut quotidiennement assurer la maintenance des vieilles mécaniques. Ce premier succès l'incite à poursuivre, et ce sont maintenant dix cabines qui sont installées dans des lieux culturels (le Centquatre, la Philharmonie de Paris, le Lieu unique à Nantes) ou des lieux publics (le parc des Buttes Chaumont). «Des machines cool dans des endroits cool», résume Eddy que l'on sent passionné. Il lui reste vingt-cinq machines en stock qui n'attendent que de reprendre vie. Mais Foto Automat propose aussi de vous tirer le portrait (130 €) dans son studio, situé derrière le photomaton, à l'occasion d'une «collodion session»: suivant une méthode inventée en 1851, une plaque de verre traitée au collodion est ensuite placée dans l'appareil photographique (un modèle lui aussi assez vintage) puis plongée dans le révélateur et séchée. L'effet obtenu ressemble à un négatif, ou une solarisation, c'est plus un portrait original qu'une photo augmentée. La prochaine session aura lieu à partir du 15 mars et ce sera l'occasion pour Eddy de tester la toute dernière chambre photographique sur laquelle il a mis la main. «Elle date de 1850, la plaque est beaucoup plus grande, ça va être génial de voir ce que cela donne», exulte-t-il. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Foto Automat, 53 rue des Trois-Frères, métro Abbesses

GRANDES CARRIÈRES

PLATS CHAUDS POUR ÉTUDIANTS FAUCHÉS

Quatre restaurants de l'ouest de l'arrondissement sont engagés dans une démarche solidaire qui permet de nourrir des étudiants en difficulté.

Le principe est simple: si vous êtes étudiant et ne pouvez prendre vos repas au «resto U» ni même manger un plat complet tous les jours, certains restaurateurs vous proposent un plat chaud gratuit, offert par un client. Bon nombre de jeunes n'ont en effet pas retrouvé d'emploi étudiant après le premier confinement et sont en situation de grande précarité. Quatre établissements du quartier Grandes carrières participent à cette initiative solidaire, lancée au printemps dernier par une habitante, Sylvie Chevallier, en plein confinement. Environ 300 étudiants ont déjà pu en bénéficier.

Aux Dés calés, trois plats sont proposés à base

de viande, poisson ou menu végétarien, selon la formule du jour. Les clients peuvent les acheter à prix réduit (8 € au lieu de 13 €), la différence étant prise en charge par le restaurant. Le nombre de plats disponibles chaque jour est affiché sur une ardoise. «Nous avons eu beaucoup de plats suspendus l'an dernier quand nous faisons uniquement des plats à emporter. Les gens y pensent

moins maintenant que nous avons rouvert mais nous espérons que ça va repartir bientôt», souligne Ludovic Chapelin, propriétaire du restaurant, qui propose par ailleurs des jeux de société. Les étudiants, sur présentation de leur carte, peuvent s'installer en salle ou demander un colis à emporter.

Développer les offres

Au Brio, l'information semble avoir eu du mal à arriver jusqu'aux étudiants, avec davantage de plats disponibles que de jeunes intéressés. Le prix du plat est fixé là aussi à 8 € ou 9 €, contre 13 € habituellement. Ces deux adresses proposent des cafés gratuits – toujours offerts par des clients – à tous ceux qui n'ont pas les moyens de les payer, étudiants ou non. Le Brio héberge aussi un frigo solidaire en libre-service qui permet aux habitants ou aux professionnels de déposer des aliments, bruts ou cuisinés mais emballés, pour les plus démunis.

Les autres restaurateurs partenaires dans le 18e sont le bistro Sap'Heure, en face de l'hôpital Bretonneau et le café Le Dauphin, à l'angle des rues Damméont et Montcalm. Mais ce réseau ne demande qu'à s'agrandir! Les restaurateurs intéressés peuvent contacter la Mairie du 18e pour obtenir une affiche à mettre en vitrine. ● FLORIANNE FINET

Les Dés calés, 11 rue Hégésippe Moreau (et 181 rue Legendre, 17e), 01 42 66 95 43 - Le Brio, 216 rue Marcadet, 01 46 06 61 18 - Bistro Sap'Heure, 1 place Jacques Froment, 01 83 89 94 48 - Le Dauphin, 78 rue Damméont, 01 77 13 43 52



Au Sap'Heure, un repas payé, un repas distribué.

SIMPLON

LE CENTRE CULTUREL GÉORGIEN LAZI SE DÉMÈNE

Frappé comme toutes les associations par la pandémie, le centre culturel géorgien s'est retrouvé dans la tourmente mais s'active pour faire vivre la structure vaille que vaille.

Touché mais pas coulé. Le centre culturel géorgien Lazi a bien mal vécu les deux dernières années. «Nous avons annulé tous nos cours et nos événements», se lamente Dachi Chaganava, secrétaire et fondateur de l'association fondée en 2009, «et si nous avons réussi à organiser quelques cours de langue en ligne, ils ne remplacent pas l'atmosphère collective de nos journées géorgiennes». Heureusement que les défections des élèves ont été en partie compen-

sées par les nouvelles adhésions de migrants géorgiens.

Car le centre Lazi, «l'école géorgienne» comme l'appelle Dachi, offre un concentré de la riche culture de ce petit et vieux pays méconnu. «Le but

de notre centre est de créer des ponts entre notre culture d'origine et la France, pour qu'elles s'enrichissent l'une de l'autre.» En pratique, l'activité du centre est structurée autour d'une journée entière, tous les samedis, à la Cité Traeger, au cours de laquelle s'enchaînent les cours de géorgien, dont l'apprentissage de leur superbe alphabet, mais aussi de français pour les arrivants, de cours de danse, de chant et de découverte de la riche littérature.

L'association compte une centaine de membres et ses événements drainent jusqu'à 300 personnes. Le centre est laïc et refuse les subventions autre que la mise à disposition de salles par la Mairie de Paris. «Nous sommes la seule association de ce type en France», ajoute Dachi. Et de fait, sa renommée a franchi les frontières parisiennes: les membres actifs de l'association pour la danse et le chant se sont produits sur plusieurs scènes françaises comme en Bretagne mais aussi en Allemagne, au Royaume-



Jean-Claude N'Diaye

Uni, en Grèce ou encore en Espagne. «Nous sommes invités partout où les cultures traditionnelles sont mises en valeur», explique Dachi.

Pour 2022, le centre Lazi affiche un optimisme prudent. Régulièrement invité à se produire lors des vœux de la mairie ou à l'occasion de la Fête des vendanges, l'association espère retrouver son rythme d'une quinzaine d'événements publics, comme c'était le cas avant la pandémie, et surtout une reprise normale des cours. Et Dachi peut compter aussi sur ses deux restaurants Colchide, rue des Poissonniers et rue des Martyrs, pour faire connaître la finesse de l'art culinaire local. «Nous en sommes à 30 000 couverts depuis l'ouverture», se réjouit Dachi. Une bonne introduction à la culture de ce pays incontournable. ●

STÉPHANE BARDINET

Centre culturel Lazi, 15 passage Ramey, ouvert le samedi et le dimanche de 11 h à 19 h, contacts : 06 73 79 03 22, 06 51 27 82 67 ou <https://www.facebook.com/lazicentre>

SPORTS

UNE SALLE DE 8 000 PLACES ET DEUX GYMNASES EN 2023

L'Arena, le futur complexe sportif de la porte de La Chapelle, sera dédié aux spectacles de sport de haut niveau mais aussi à la pratique sportive des habitants dans une ambiance végétale et avec un bâtiment aux formes sobres et aux performances environnementales irréprochables.

Cinq tours se dressent à droite de la porte de La Chapelle en quittant Paris. Le chantier de l'Arena a démarré depuis décembre. D'ici dix-huit mois, à la place de l'ancien parking dont le rez-de-chaussée était occupé par un bowling, un immense complexe sportif sera inauguré. Pensé pour les JO de 2024, riche de 8 000 places, la salle polyvalente se placera dans la catégorie des très grandes salles, d'une capacité supérieure au Zénith. Le calendrier est ambitieux : l'ouverture est annoncée à l'été 2023, quelques mois avant d'accueillir les épreuves olympiques de badminton et de gymnastique rythmique, ainsi que celles de para badminton et para haltérophilie des Jeux paralympiques.



Le projet retenu pour ses qualités paysagères, fonctionnelles, environnementales est celui des agences SCAU et NP2F.

Les standards environnementaux les plus élevés

Dans une volonté d'intégration urbanistique, l'ensemble sera autant dédié aux spectacles sportifs qu'à la pratique amateur. Le bâtiment se compose d'un agrégat de formes géométriques simples (cube, parallélépipède, cylindre) qui seront largement recouverts de toitures végétalisées et d'espaces de détente arborés pour amoindrir les îlots de chaleur. Cette construction qui se veut vertueuse sera également une centrale de production de froid urbain grâce à la géothermie. Si l'on y ajoute les dispositifs de récupération de chaleur, l'ensemble fonctionnera avec 100 % d'énergies

renouvelables et de récupération (chaleur et eau de pluie). Enfin, signalons que la brique de terre crue sera utilisée en intérieur. Produit développé par une jeune coopérative qui recycle les débris des travaux du Grand Paris, la brique crue offre d'excellentes performances thermiques et ne nécessite quasiment aucune énergie à produire.

Autre petit « plus » participatif, les sièges de l'Arena seront fabriqués à partir de bouchons recyclés, produit d'une collecte qui devra rassembler 70 tonnes de déchets soit, à 7 grammes le bouchon, 10 millions de bouchons à collecter. Une dizaine

de points seront prochainement déterminés, Le 18e du mois publiera la liste.

Enfin, tout engagement environnemental se doit d'inclure une dimension sociale, la construction fera donc office de chantier d'insertion. En collaboration avec l'association Ensemble Paris emploi compétences (EPEC) qui met en œuvre la politique de l'emploi de la Ville et des pouvoirs publics, 110 000 heures de travail seront proposées, l'équivalent de 70 temps plein pendant une année, sur le chantier pendant toute la durée des opérations. L'accent sera mis sur l'emploi local, du 18e à Plaine-Commune, et sur les publics éloignés de l'emploi. L'EPEC annonce sur son site que ce programme d'insertion autour des JO 2024 doit bénéficier à 500 Parisiens et 500 Dyonisiens.

Un bâtiment pour les quartiers

Positionné à la confluence des quartiers La Chapelle, Gare des Mines et Plaine Saint-Denis, l'Arena devra, après les JO, s'insérer comme un pôle d'attraction pour les habitants et les clubs sportifs locaux. La grande salle sera réservée aux entraînements du Paris Basketball, jeune club fondé en 2018 et qui a rejoint cette saison la ligue Pro A. En sus, deux espaces polyvalents seront accessibles aux habitants et aux amateurs, par exemple le club de football Paris Sport Culture, club du 18e, qui aura des créneaux dans les futures salles.

Pour tout cela, il faudra attendre septembre 2023 et aussi le déroulement des JO 2024, afin de savoir si cet équipement remplira toutes ses fonctions. L'alchimie architecturale et urbanistique n'est pas une science exacte, même quand la nécessité du lieu n'est pas à démontrer. ●

STÉPHANE BARDINET

La passionaria du sport féminin



Nicolas Bonnet-Oulaldj, président du Groupe communistes et citoyens au Conseil de Paris a proposé à la Mairie de Paris et dans une tribune au journal Le Monde de nommer l'Arena Alice-Milliat le futur équipement sportif de la porte de La Chapelle. « Pour ancrer cette grande actrice de la lutte pour l'égalité dans notre histoire et donner pour la première fois un nom de femme à un équipement olympique et paralympique. »

Alice Milliat (1884-1957) était présidente de la Fédération des sociétés féminines sportives de France en 1919 (photo). Elle s'est engagée pour que les femmes puissent concourir, comme les hommes, aux Jeux olympiques et à défaut, elle a organisé les premiers Jeux mondiaux féminins à Paris, en août 1922. Le succès a été tel que le Comité international olympique a fini, en 1928, par autoriser les femmes à participer au sport roi des Jeux olympiques : l'athlétisme. Problème : le Conseil de Paris a voté en juillet 2020 l'attribution pour dix ans du contrat de délégation de service public de cette salle à la même société d'économie mixte qui gère l'Accor Hôtels Arena, ex-Bercy. Lors de la même séance, un vœu pour que « la Ville de Paris étudie la possibilité de nommer le futur équipement (...) Arena Alice-Milliat » était adopté à l'unanimité. Mais un amendement présenté par le groupe EELV qui voulait supprimer le « naming », cette pratique qui consiste à donner, en échange de recettes commerciales, un nom de marque à un équipement, a été rejeté. Malgré tout, le débat est lancé. Alice Milliat s'installera-t-elle porte de La Chapelle ?

DANIELLE FOURNIER

LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE DU CENTRE HÉBERT

Le centre d'animation accueille le public, dans une nouvelle dimension, depuis le 14 janvier.

Le centre Paris Anim' Hébert vient d'emménager dans de nouveaux locaux, dans le quartier La Chapelle. Fermé depuis plusieurs années, il avait rouvert ses portes à la rentrée et proposait quelques activités dans un petit local de la rue Tristan Tzara. Les clés ont été remises mi-janvier dans un bâtiment éco-conçu, avec une façade entièrement végétalisée, de grandes salles, un jardin pédagogique, des panneaux photovoltaïques. A l'accueil, un grand espace dédié aux jeunes. Au sous-sol, des studios de musique et d'enregistrement. A terme, 167 heures d'activités seront proposées aux habitants, du lundi au samedi : danse, arts du spectacle, arts plastiques, musique, langues, création de jeux

vidéo. Et surtout, spécificité de ce troisième centre d'animation de l'arrondissement (avec ceux de Paris Anim' Binet et Rachid Taha), une dominante écologie et développement durable. Au programme, des ateliers et animations pédagogiques autour du jardinage, du compost, de la fabrication de nichoirs, du zéro déchet, du recyclage, du do it yourself, des parcours de promenades « verts ». On parle aussi de débats à venir et d'un fonds de ressources documentaires dédié – avec le soutien de la bibliothèque voisine Maurice Genevoix. Lors du Mois de la nature, en mai prochain, de nombreux événements seront organisés. En attendant, dès les vacances de février, le centre propose une programmation de stages et sorties, pour les enfants mais aussi pour les adultes. ●

SOPHIE ROUX

Centre Paris Anim' Hébert, au 9 rue Tchaikovski, métro Marx Dormoy ou Porte de La Chapelle 01 42 09 09 98, <https://s.42l.fr/hebert>

Liaison rapide

Les travaux du CDG Express vont bon train. Ici, vue de la section qui s'étend entre CAP 18 et le boulevard Ney. Cette ligne rejoindra à terme l'ancien pont de service de la SCNF à la porte de La Chapelle, aujourd'hui déposé. Les travaux sont aussi visibles depuis la rue de l'Évangile où d'énormes forages sont en cours pour aménager le tunnel qui liera la gare de l'Est avec le réseau ferré du RER B. Les travaux de cette ligne directe vers l'aéroport Charles de Gaulle mettront les voyageurs à 20 minutes de la gare de l'Est.



Jean-Claude N'Diaye

LA CHAPELLE

Des parents se mobilisent pour Malik

« Assez, assez d cette société qui brise les familles et expulse les parents. » Le 15 janvier, une cinquantaine de personnes manifestaient devant l'école primaire de la Guadeloupe en soutien à Malik, père de trois filles scolarisées à Paris depuis 2016. L'homme a vu sa demande de carte de séjour rejetée début janvier. Son épouse vit en France depuis 2014. Elle est d'abord venue y chercher des soins, avec son fils de deux ans. Puis Malik est venu la rejoindre avec les deux aînées. La mère de famille travaille à la mairie du 18e. Leur fille aînée est en école d'architecture et tous sont parfaitement intégrés. Malik, enfant de parents français, est même le représentant des parents d'élèves depuis trois ans. Il ne veut pas quitter la France et a déposé un recours auprès de la préfecture. SM



Jean-Claude N'Diaye

BIBLIOTHÈQUES

UN MANQUE CRUEL DE PERSONNEL

Le manque de personnel impacte parfois lourdement la mission des bibliothèques. A Maurice Genevoix, les lecteurs en ont récemment fait les frais.

Fermeture ce jour, faute de personnel. L'avis était souvent posé entre septembre et décembre sur la porte de la bibliothèque Genevoix. Régulièrement, des lecteurs repartaient sans avoir pu déposer leurs livres et sans nouveaux titres pour assouvir leur désir de lecture. En appelant à l'avance, certains pouvaient se voir proposer un bref créneau. Mais, adieu les animations petite enfance ou l'accès au jardin, espace de respiration et d'intégration sociale dans le quartier.

Maurice Genevoix est une « petite » bibliothèque. Son équipe est composée de seulement huit agents. Or, d'après notre enquête auprès des syndicats et des bibliothèques elles-mêmes, tout le réseau pari-

sien est concerné par une pénurie de ressources humaines. Sur environ 1 500 agents, il en manquerait de manière chronique 10 %. Avec des impacts variables selon les établissements.

Absences non remplacées

A Robert Sabatier, la plus grande de l'arrondissement avec ses 32 agents, un seul poste serait inoccupé. Mais à Jacqueline de Romilly 4 postes

sur 18 sont concernés. Vaclav Havel affiche deux postes vacants sur 21 et en permanence deux à cinq professionnels absents pour des raisons de santé ou d'isolement lié à la crise du Covid. A la Goutte d'Or, pas de postes vacants, mais des personnels en longue maladie, en congé maternité ou avec des autorisations spéciales d'absence liées au risque Covid. Soit en permanence, un tiers d'absents. La plupart de ces postes ne sont pas remplacés.

La Ville a bien essayé de déplacer des personnels, temporairement, d'une bibliothèque à l'autre pour tenter d'amortir les conséquences de ces absences. « Mais nous n'avons pas accepté », explique un bibliothécaire syndiqué au SUPOP-FSU. Les situations sont déjà tendues sur la plupart des sites, on n'est jamais certains de pouvoir tenir les plannings et nous ne voulons pas déséquilibrer l'établissement où nous sommes affectés. Et puis ce serait accepter le déficit de ressources humaines. Sans compter qu'avec l'imposition du passe sanitaire (désormais vaccinal) une nouvelle mission est venue alourdir la charge de travail des agents, selon le syndicat PACS.

Alors, les bibliothèques réduisent leurs horaires d'ouverture au public afin de préserver les services destinés aux publics prioritaires : cours de langue, accès des scolaires... A Maurice Genevoix, cela n'a pas été possible cet automne. Le responsable du site se retrouvait parfois seul avec un agent en remplacement pour gérer la bibliothèque. Impossible dans ces conditions, d'ouvrir normalement au public ou d'assurer la moindre animation.

Malgré nos demandes d'interview auprès de la direction des affaires culturelles ou du bureau des bibliothèques et de la lecture de la Ville de Paris, nous n'avons obtenu aucune réponse. Heureusement, à Maurice Genevoix, la situation devrait s'arranger rapidement : quatre recrutements seront réalisés au premier trimestre 2022. Une bonne nouvelle pour les lecteurs du quartier. ● SANDRA MIGNOT

Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara, 01 46 07 35 05
Robert Sabatier, 29 rue Hermel, 01 53 41 35 60
Vaclav Havel, 26 esplanade Nathalie Sarraute, 01 40 38 65 40
Goutte d'Or, 2-4 rue Fleury, 01 53 09 26 10
Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la Porte Montmartre, 01 42 55 60 20

LE LOGEMENT SOCIAL DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES

LE PLUS GRAND CHANTIER DU XX^E SIÈCLE



Thierry Nectoux x 3

Immeuble et piscine des Amiraux (1922-27)

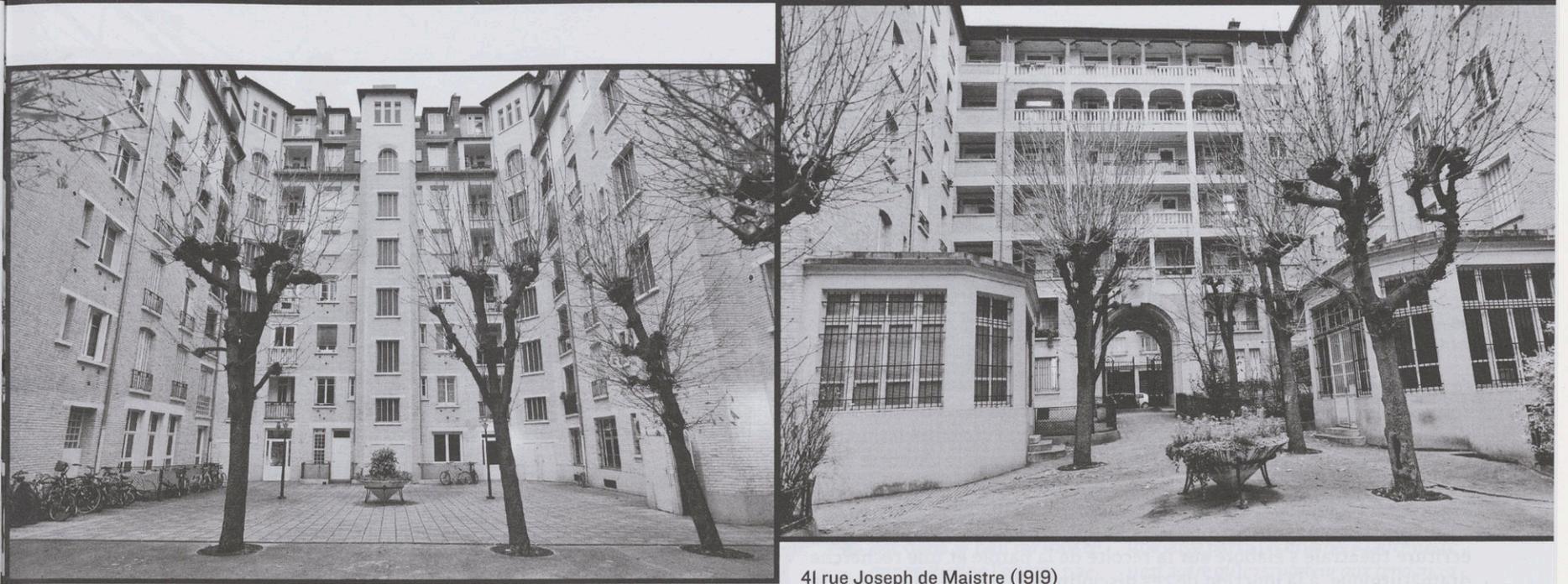
Loger les plus modestes dans des conditions décentes est une préoccupation ancienne. Dès le milieu du XIX^e siècle des projets émergent, en France et en Europe, portés par le courant des utopies. Plus tard, philanthropes et architectes hygiénistes créent des fondations. Mais, et c'est l'objet du deuxième volet de cette série, l'explosion de la construction des logements sociaux a lieu au lendemain de la Grande Guerre.

Outre son cortège de morts, de blessés, les fameuses « gueules cassées », la Première Guerre mondiale a détruit un nombre considérable d'habitations. A Paris cela se double d'une grave crise du logement : beaucoup de provinciaux viennent dans la capitale pour travailler et cherchent à se loger alors que le marché est vraiment sinistré. Pendant la guerre l'obligation de payer les loyers a été suspendue et ils resteront ensuite bloqués jusqu'en 1929. Cela gèle l'entretien des immeubles qui se délabrent. C'est dans ce contexte qu'est lancé un vaste plan de réaménagement de la capitale orchestré par l'Etat. En plus de la réhabilitation des habitations endommagées, Paris s'équipe en 1918 de 1 500 logements, dix ans plus tard il en compte 28 000 et jusqu'à 33 000 en 1931. Bien que la crise de 1929 ait ralenti la construction

de ce type d'habitat, on a qualifié cet épisode de « plus grand chantier du XX^e siècle ».

Mais où trouver de la place ?

Les bâtiments seront construits sur les anciennes fortifications. En 1919 la Ville de Paris achète à l'Etat, pour 100 millions de francs de l'époque, la totalité des anciennes fortifications – c'est-à-dire les murs et les bastions – sur une largeur d'environ 150 mètres tout autour de la capitale. Les « fortifs », communément appelées « l'enceinte de Thiers », avaient été bâties entre 1841 et 1844, sous Louis-Philippe, pour protéger la capitale. Il y avait à l'intérieur, du côté de la ville, une sorte de rocade de 20 mètres de large et, à l'extérieur, une zone non ædificandi (non constructible) sur une largeur de 250 à 400 mètres où il était interdit de construire quoi que ce soit et où rien ne poussait : c'était la zone de tir au canon.



41 rue Joseph de Maistre (1919)

Après la défaite de 1871, c'est à cet endroit, alors que les fortifications ne sont plus du tout en usage, que se sont installés toutes sortes de nécessiteux : ouvriers chassés de Paris par les énormes percées opérées par Haussmann et paysans chassés par l'exode rural. Ils vivent dans ce que l'on a appelé la « zone », une bande circulaire de 34 km sur 400 m de large. Assez rapidement, ce sont 30 000 habitants qui bricolent et occupent des logements de fortune, cabanes en bois posées à même le sol, le tout formant un immense bidonville.

Préfiguration de la « ceinture rouge »

En investissant ce périmètre, sur une période très courte, Paris a gagné 15 % de surface supplémentaire et les arrondissements limitrophes, dont le 18^e, en ont largement profité. Les urbanistes d'alors, comme ceux de maintenant, procèdent à grands traits, par zones dédiées à certains usages : à l'extérieur, la ville va réserver 40 m de cette boucle pour tracer les boulevards des Maréchaux qui ceinturent encore maintenant Paris. Au centre 250 m seront dévolus à la promenade et au sport, pour créer une sorte de ceinture verte entre les espaces réservés à la circulation et ce qui s'appellera plus tard la « ceinture rouge », c'est-à-dire les habitations à bon marché qui vont être construites en bordure intérieure.

Il faut imaginer maintenant le chantier énorme de la destruction des « fortifs » pour que, dès 1920, puisse commencer la construction des habitations bon marché (HBM) qui prendra une bonne dizaine d'années. Un appel d'offres est lancé et, comme aucun grand architecte ne répond au projet, c'est par tranches que les immeubles seront construits. Une armée de travailleurs démolit les emprises militaires et évacue les décombres, alors que les « zoneaux » continuent à vivre dans la « zone ». Fait remarquable, les immeubles ne sont pas alignés exactement le long des nouvelles rues qui sont créées mais plutôt regroupés autour d'une cour ou d'un jardin. Pour accéder à ces immeubles on doit souvent pousser une grille en fer forgé, arborant les armes de Paris. C'est une architecture d'îlots, avec des immeubles discontinus bordés par des grandes voies.

La brique, par souci d'économie

L'autre élément qui retient l'attention est le matériau principal : la brique, parce que c'est économique. Elle est appliquée sur un corps en béton armé dont l'emploi devient fréquent au moment de la révolution industrielle, grâce à la mise au point de machines qui permettent d'en fabriquer en nombre. Son uti-

lisation se développe rapidement et, dans les années 1920 et 1930, cette expansion est due aussi à sa facilité de production. La brique est le matériau en vogue à ce moment-là et les HBM sont construites dans le style Art déco.

Pour la décoration, on ne fait pas appel aux bas-reliefs qui sont trop coûteux mais on joue sur la couleur des briques, sur les différences de ton et les formes variées de leur disposition : briques en retrait ou briques en saillie, briques en damier ou en diagonale. On compose des motifs, on forme des assemblages géométriques : ça s'appelle le calepinage et un très bel exemple nous est donné par l'école de la rue Rouanet (1934). L'architecte, Émile Blois, a choisi d'animer la façade avec des losanges du plus bel effet.

On retrouve la brique partout dans les équipements publics de proximité comme les écoles primaires, les bureaux de poste ou les douches municipales (aussi appelées bains-douches) qui accompagnent la construction des HBM. Le central téléphonique du 114 rue Marcadet se distingue, lui, par un appareillage de briques pour le niveau inférieur et des ferronneries Art déco aux étages, principe repris dans la cité Montmartre aux artistes située au 187 rue Ordener.

Enfin la hauteur de ces immeubles est de six étages plus un, mansardé, avec des balcons qui permettent d'aérer la construction. Pour animer la façade, on trouve parfois des fresques florales, des décorations avec des touches de couleur. Au 2-4 rue Duc, des cabochons en céramique bleue ornent les étages inférieurs alors que le dernier niveau est recouvert de briques polychromes.

À l'intérieur, le confort est apprécié, dans la disposition des pièces avec des espaces bien identifiés et l'accès à l'eau, à la lumière. Ce sont des appartements fonctionnels et qui ont encore belle allure.

Un progrès incroyable

En 1922 est créé un nouvel organisme chargé de construire des immeubles à loyer moyen (ILM) – c'est le troisième organisme (voir notre article dans le n° 300). Ils seront plus confortables et destinés aux classes moyennes. De fait, HBM comme ILM disposent tous de toilettes individuelles, de cabinets de toilette et du chauffage central. Pour l'ensemble des locataires c'est un progrès incroyable.

Entre 1920 et 1928, 8 000 HBM et 2 000 ILM sont livrés, mais c'est encore loin de répondre aux besoins : la loi Loucheur de 1928 permet de lancer

un programme de 20 000 logements supplémentaires qui seront construits par un autre organisme, la Société anonyme de gestion immobilière (SAGI), qui propose des ILM un peu plus luxueux conçus par des architectes extérieurs à la société. Si on fait le compte, quelque 40 000 habitations permettant de loger décemment environ 120 000 personnes seront construites entre les deux guerres. Nombre d'entre elles ont été rénovées récemment, notamment pour les mettre aux normes thermiques actuelles, mais le bâti a été conservé, témoignage de la qualité de la construction.

Henri Sauvage et le 13 rue des Amiraux

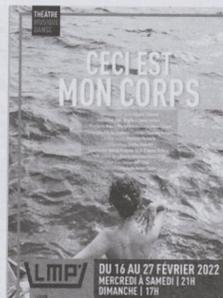
Comment parler du logement social de l'entre-deux-guerres, sans évoquer à nouveau l'architecte Henri Sauvage, déjà présent sur ce front avant la guerre de 14-18. Entre 1922 et 1927, il construit l'immeuble du 13 rue des Amiraux, connu pour sa piscine et

Quelque 40 000 habitations permettant de loger décemment environ 120 000 personnes seront construites entre les deux guerres.

qui abrite les bureaux du 18^e du mois. L'immeuble est construit en gradins, comme son immeuble du 26 de la rue Vavin érigé avant la guerre de 1914, offrant à chaque appartement une terrasse. Cela occasionne une perte de surface à aménager et donc un nombre moindre de logements réalisés – ce qui lui a été reproché – mais qui est fort apprécié encore aujourd'hui par les habitants. Il compte 78 logements répartis sur sept étages. Il s'organise autour d'une petite cour centrale à laquelle sont adossées les trois ailes à gradins. Un cinéma devait prendre place dans le creux du bâtiment, mais c'est une piscine, aujourd'hui municipale, entourée de deux étages de cabines qui remplace la cour en 1930. Les équipements sont pensés avec rationalité et fonctionnalité : chauffage, garde-manger, vide-ordures, coffres à linge sale. Les façades sont recouvertes de carreaux de faïence, les mêmes que pour le métro, venus de la maison Boulenger de Choisy-le-Roi. L'ensemble relève de la recherche architecturale pour des habitations à bon marché « hygiéniques ». Il est construit en béton armé. Et les responsables des monuments historiques ne s'y sont pas trompés : les façades, les toitures, les intérieurs de l'immeuble ainsi que la piscine ont fait l'objet d'un classement en 1991. ● DANIELLE FOURNIER

Théâtre
GENRE, INJONCTION, VISIBILITÉ LESBIENNE

Du 16 au 27 février, au Lavoisier moderne parisien, 35 rue Léon, métro Château Rouge, du mercredi au samedi à 21 h, le dimanche à 17 h. 01 42 52 09 14



Ceci est mon corps relate par fragments l'histoire du corps d'une femme de trente ans et scrute la construction de l'injonction à l'hétérosexualité et la question de la visibilité lesbienne. L'auteur et metteuse en scène, Agathe Charnet, partage sa vie entre Paris 18e et Le Havre. Elle a mis en scène ses premiers textes en 2017. Formée en sociologie du genre, littérature, journalisme et théâtre, elle co-dirige la compagnie Avant l'aube, collectif de femmes artistes. Son écriture théâtrale s'élabore sur la récolte de la parole et une recherche dramaturgique, à la jonction de ces disciplines. Elle a été lauréate de la bourse Beaumarchais-SACD en 2020 pour cette pièce et de l'aide à la création ARTCENA. Les représentations dominicales seront suivies de rencontres-débats, en partenariat avec la librairie La Régulière. Le 20 février seront invitées Pauline Delabroy-Allard et Elodie Font, le 27 février, Camille Froidevaux-Metterie. ●

SM

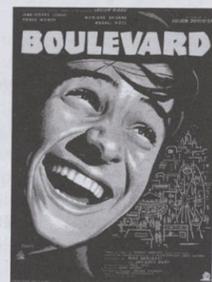
LE 18^E EN SCÈNES

Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

BOULEVARD DE JULIEN DUVIVIER (1960)

Un an après le triomphe des 400 coups il était tentant d'entraîner, de façon plutôt roularde, Jean-Pierre Léaud vers le cinéma de papa. *Boulevard*, adapté par René Barjavel d'un roman de Robert Sabatier, décrit le désarroi d'un adolescent. Georges Castagnier, dit Jojo, a rompu avec son père remarié avec une « mégère ». Il vit seul dans une chambre de bonne au 18, boulevard de Clichy. Les toits offrent au jeune garçon un point de vue imprenable sur la vie grouillante du Pigalle nocturne. Il suit des yeux sa voisine, la stripteaseuse Jenny Dorr (Magali Noël) sortant des Folies Pigalle. Toutes les séquences se déroulent dans l'immeuble ou sur le toit ont été tournées aux studios de Boulogne. Les scènes de rue sont, elles, bien

filmées à Montmartre et à Pigalle. Toujours à court d'argent, Jojo va taper un vieux clown à l'entrée des artistes du Cirque Médrano, au 70 de la rue des Martyrs. Il tentera aussi de vendre des



revues dans les rues : place du Tertre puis rue du Mont-Cenis. Place Emile Goudeau, un policier le repère et le suit. Parvenu rue Berthe le garçon bouscule l'agent et s'enfuit. Une scène se situe dans le café du père (Julien Verdier) situé place des Abbesses. Jojo s'est fabriqué une famille de bric et de

broc. Outre Jenny il fréquente un peintre efféminé (Jacques Duby), Dicky, un boxeur mal de revanche (Pierre Mondy) et Marietta (Monique Brienne) dont il est amoureux. Il partage avec elle son domaine pour lui faire admirer le Sacré-Cœur illuminé. Le courant n'est pas vraiment passé entre le vieux routier des plateaux et la star en herbe. Le film s'en ressent. La critique, notamment le journaliste de Paris-Presse, déplore le décor fabriqué : « Où sont les vendeurs à la sauvette, les GI en goguette, les musiciens des rues ? » À vouloir surfer sur la Nouvelle Vague Duvivier a bu la tasse. Aujourd'hui Jojo, le mal-aimé, nous apparaît comme un grand frère d'Antoine Doinel. Guère plus heureux malgré l'éclat de rire de l'affiche. ●

MONIQUE LOUBESKI

THÉÂTRE
DE L'IDÉE À LA SCÈNE

Depuis sa création, L'Etoile du Nord s'intéresse au théâtre et à la danse. Nouvelle proposition, la Fabrique des écritures développe l'accompagnement des artistes émergents dans ces deux secteurs, sous l'impulsion de son directeur.

C'est un nouveau rendez-vous qui s'inscrit dans la programmation de L'Etoile du Nord pour mettre en valeur les auteurs qui sont également metteurs en scène de leur propre texte », explique Jean-François Munnier dont c'est la première année à la tête du lieu, une année zéro, et que l'écriture a toujours intéressé. Les différents rendez-vous proposés offrent une vision de tout le spectre de la création théâtrale, de l'écriture « à la table » comme l'on dit, prémices de l'œuvre, jusqu'à la prise de possession par un texte, de l'espace à travers la mise en scène. « L'idée, c'est de montrer qu'un travail d'écriture, ça se peaufine ; de passer par la lecture à voix haute pour sentir si les mots sont justes car c'est différent du roman : pour le théâtre, on a besoin de sentir que ça rythme, qu'il y a une énergie dans la lecture des mots. Le but est aussi de mettre en lumière la diversité des esthétiques actuelles. »

Certains des auteurs présentés ont été en résidence au théâtre : c'est le cas du duo Anne Bouguereau et Jean-Baptiste Tur qui travaillent depuis deux ans sur le spectacle qu'ils viennent de présenter, *Le Boxeur invisible*. C'est aussi le cas de Jeanne Lepers, qui proposera les premières ébauches du travail d'écriture qu'elle réalise sur un roman de Nathalie Azoulai, *Juvenia*, en présence de l'écrivaine et de la dramaturge Aurélie Reinhorm. Pauline Susini, elle, a travaillé sur les différents témoignages recueillis après le 13 novembre 2015 par l'Institut du temps présent, dont le directeur viendra expliquer l'intérêt de la conservation.

Partager des sujets de société

L'originalité de cette programmation, c'est aussi l'interaction avec le public, témoin du processus et incité à nourrir l'évolution du travail par ses commentaires, lors de débats qui suivent les représentations « pour l'inciter à entrer dans cette matière littéraire et textuelle », explique le directeur. L'un des temps forts de ces échanges sera la soirée animée par Sarah Tick, une soirée de débats sur la parentalité, qui fait d'un lieu comme le théâtre « celui où l'on peut venir se poser des questions », auxquelles répondront des spécialistes mais aussi des artistes, qui donnent des réponses d'un autre registre. « J'avais envie d'ouvrir ce théâtre, comme une agora où l'on peut venir questionner le monde dans lequel nous vivons. »

Une autre singularité est la limite d'âge proposée : 14 ou 16 ans. « On a réfléchi avec chaque artiste à l'âge à partir duquel on pouvait ouvrir les spectacles, pour inciter peut-être le public à venir en famille, les collègues à s'inscrire et parce qu'il est important que ces sujets de société soient partagés par tous. »

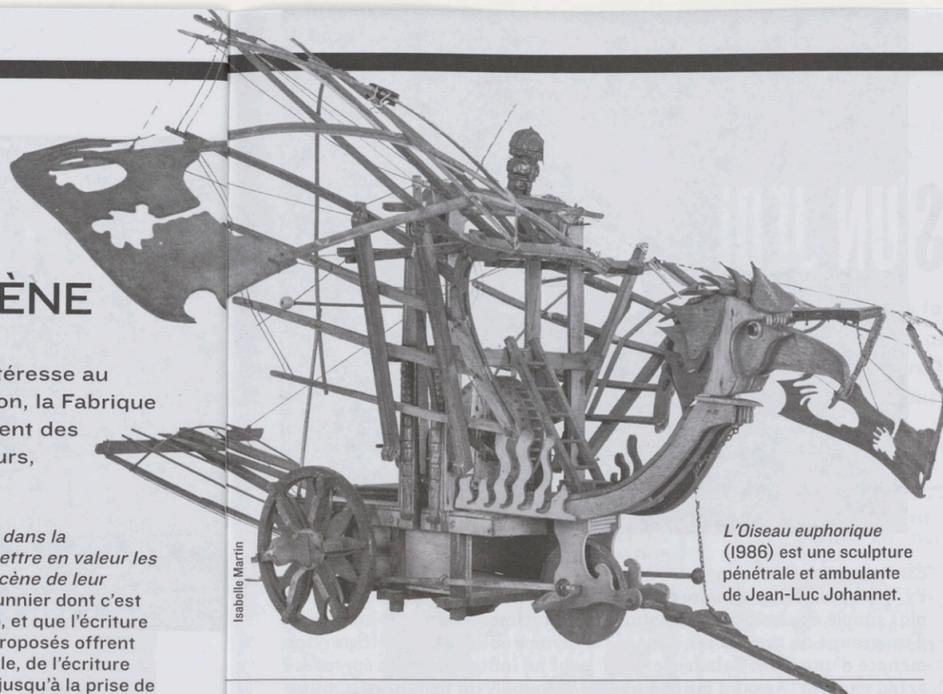
Développer la carrière des artistes

Le lieu a d'ailleurs été rebaptisé « Une scène pour la jeune création », car il fait le choix d'accompagner l'émergence de projets, le développement de la carrière de ces jeunes artistes pour qu'ils puissent expérimenter face aux professionnels mais aussi face à un public. « J'ai fait ce travail pendant dix ans pour la danse, explique Jean-François Munnier, et j'essaye de faire la même chose à présent pour le théâtre. L'espace du plateau est là pour qu'ils puissent venir travailler et nous, pour venir regarder les répétitions et leur faire des retours. »

Le théâtre accueille également en résidence une romancière : il s'agit cette saison de Jennifer Murzeau qui proposera, avec deux autres auteures intéressées par le sujet, une « éco-fiction, pour remettre l'humain à sa place », en tous cas lui rappeler qu'il doit composer avec la nature. Comme on le voit, les créatrices ont toute leur place à L'Etoile du Nord. ●

DOMINIQUE BOUTEL

La Fabrique des écritures, à l'Etoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47, métro Guy Moquet, jusqu'au 19 février.



L'Oiseau euphorique (1986) est une sculpture pénétrale et ambulante de Jean-Luc Johannet.

FESTIVAL
RÉALITÉS DE VIES ET DE GENRES

Pour la sixième édition du festival *Les Singulier-e-s, deux jeunes femmes, diplômées de l'école Kourtrajmé - créée par le réalisateur Ladj Ly - et actuellement résidentes du 104, y exposent leurs travaux, très engagés.*

Avec *Uber Life*, Tassiana Aït Tahar, elle-même livreuse, lève le voile sur les coulisses de ce « job ». Pour commencer, un sac Uber, tout doré mais en béton, donne le ton ! Il s'agit de plonger dans ce monde aux réalités violentes, qu'elle connaît parfaitement. Pour cela, elle déploie une installation visuelle et sonore sur la « zone d'attente des courses » de Créteil, colle aux murs des copies d'écrans et des coupures de presse et fait tourner une roue de « l'infortune ». L'expo est à la fois caisse de résonance de ces parcours de vie et découverte de son travail de création multimédia, singulier bien sûr. Efficace !

Eléa-Jeanne Schmitter a conçu *40 ans, 70 kg*, expo photo basée sur l'ouvrage *Femmes invisibles*

de Caroline Criado-Perez (éd. Edi8, 2020) à partir d'une réalité : le monde est fabriqué par et pour les hommes d'âge et de poids moyens et cette norme calibre les usages. La photographe a le projet de démasquer le sexisme structurel qui construit un monde où les corps féminins, dans les collectes de données, sont exclus. Une image frappante : celle de l'affiche du festival montrant une femme portant un gilet pare-balles, visiblement inadapté à la morphologie féminine et qui a coûté la vie à une policière. ● DANIELLE FOURNIER

Jusqu'au 27 février au Centquatre, 5 rue Curial, métro Riquet/Stalingrad, du mercredi au dimanche de 14 h à 19 h et le mardi de 16 h à 20 h.



Tassiana Aït Tahar



Eléa-Jeanne Schmitter

EXPO

UN ARCHITECTE LUNAIRE À LA HALLE SAINT-PIERRE

Deux expositions ouvrent en même temps à la Halle Saint-Pierre. Ce mois-ci, celle de Jean-Luc Johannet donne à découvrir le travail de cet architecte qualifié de « nomade lunaire ».

C'est dans le hall du musée que se déploie l'œuvre poétique de Jean-Luc Johannet. Cités idéales de diamants de cartons dont l'enchevêtrement des tours, des passages, des bulbes ne sont pas sans rappeler les constructions d'un Gaudi ou les espaces en trois dimensions d'un Escher. Pas non plus très loin du Facteur Cheval. Où dessins de tous formats, qui inventent un univers où règnent des créatures, des espaces fantastiques, tracés au crayon ou à l'encre, colorés ou non. Dans la tradition des fêtes carnavalesques, il invente aussi de grandes sculptures ludiques, ambulantes et pénétrables, dont on découvre certaines maquettes. Dans ses dernières œuvres, l'artiste réutilise déchets et objets récupérés dans son jardin pour inventer des châteaux, des jardins, des habitations baroques.

Pour cet architecte-rêveur-sculpteur, lauréat de plusieurs concours, parfois exposé dans sa région du Val-de-Loire, l'architecture ne doit pas abandonner une dimension plastique et doit laisser

une large part à l'onirisme. « L'architecture n'est autre qu'un sculpteur aux tendances démiurgiques désireux de parfaire l'œuvre de la nature », écrit l'artiste qui affirme sa volonté de « rompre avec une certaine culture esthétique occidentale pour mieux épouser des formes plus fondamentalement mythologiques. »

L'exposition est organisée par le collectif de recherche Patrimoines irréguliers de France, dont la vocation est de faire découvrir et de protéger des patrimoines artistiques en marge du système de l'art. C'est le cas avec l'œuvre prolifique mais fragile de Jean-Luc Johannet, accumulée depuis les années 1980 dans un atelier et un local aux conditions de conservation plus que précieuses. Une partie de cet immense corpus a été nettoyée et restaurée par le collectif afin que le public le découvre enfin. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Jusqu'au 26 février à la Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard, métro Anvers ou Abbesses, du lundi au vendredi de 11 h à 18 h, samedi de 11 h à 19 h, dimanche de 12 h à 18 h, 01 42 58 72 89, hallesaintpierre.org

Musiques du monde
FESTIVAL AU FIL DES VOIX

Jusqu'au 18 février au 360 Paris Music Factory, 32 rue Myrha, métro Château Rouge et concert de clôture au Trianon, 80 boulevard Marguerite-de-Rochechouart, métro Anvers, aufildesvoix.com

Pour sa quinzième édition, Au Fil des voix sera encore une fois le rendez-vous des grandes voix du monde. Marrainée par Angélique Kidjo, elle met à l'honneur les artistes féminines : Kady Diarra, La Mal Coiffée, Katerina Fotinaki, Lucia de Carvalho... Les chants traditionnels se mêlent au jazz brésilien, à l'afro pop ou aux chants du Caucase. En clôture au Trianon, « De Kaboul à Bamako » avec de nombreux invités, en hommage aux artistes afghans. ●

ANNIE KATZ

ON NOUS ÉCRIT

Chers amis et amies du 18e du mois, Toutes mes félicitations à vous et à tous ceux et celles qui ont bénévolement porté cet indispensable et formidable journal de quartier jusqu'à son numéro 300. Qui l'eût prédit au début de l'aventure ? En tout cas pas moi - qui constate aujourd'hui avec émerveillement que, depuis le premier numéro que j'ai acheté il y a 27 ans, jamais le journal n'a manqué de se trouver chaque mois à ma disposition de lecteur curieux de son environnement. Quelle chance d'habiter un arrondissement qui bénéficie d'une telle ressource. Merci et bravo ! ● HENRI FABRE-LUCE

SPECTACLE

QUAND J'ÉTAIS PETIT, J'ÉTAIS UN JEDI

Super-héros ou les grands moments de notre époque décryptés à travers le prisme des personnages de la pop culture, dans un spectacle décalé et lucide.

La chanson de Mathias Malzieu va comme un gant à Frédéric Sigrist. Il a découvert *La Guerre des étoiles* à six ans et n'est jamais sorti de la galaxie. Son nouveau spectacle après *Tout le monde croit que je suis un mec bien*, parle de sa vie et de la vie à travers le prisme de la pop culture.

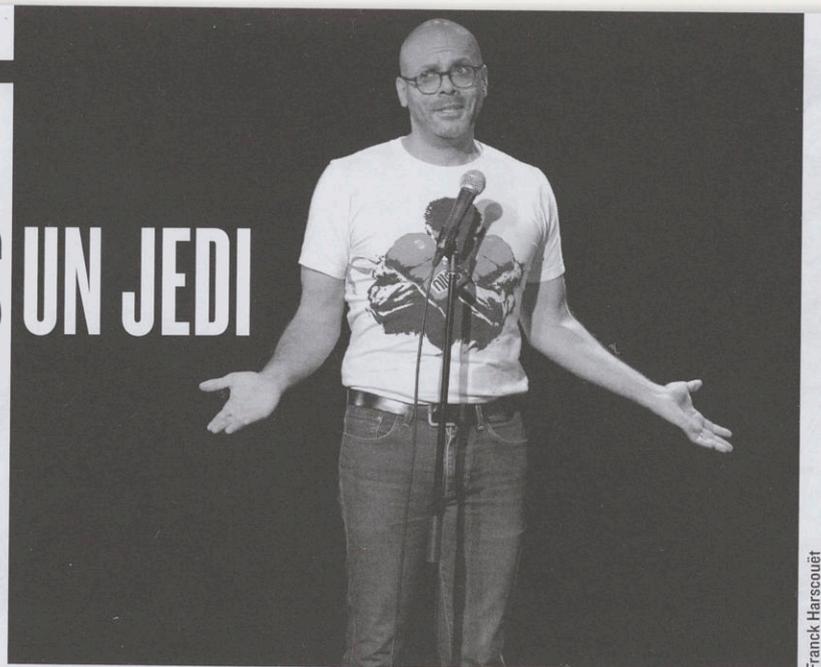
Comme Mylène Farmer, Frédéric est désenchanté. L'existence lui semble décevante, comparée à la fiction. Une romance en vrai n'atteindra jamais l'intensité glamour d'une love story hollywoodienne. Son père (né en 1945 et prénommé Adolphe !) brille par son absence et par son mutisme lorsqu'il est présent. Son obsession : que l'orientation sexuelle de son fils soit bien dans les clous. Le gamin se réfugie dans l'imaginaire. *Le Seigneur des anneaux* le captive davantage que les leçons de

catéchisme. Il s'identifie à Batman, avant de considérer, une fois adulte, qu'il n'est qu'un richard qui claque son blé en gadgets pour flatter son ego.

Désormais il préfère Superman, un immigré climatique ayant fui sa planète menacée de destruction, à la personnalité plus modeste. Ou Spiderman, dont on ne voit jamais le visage, ce qui laisse libre cours à la rêverie. Mais pourquoi donc l'homme-araignée est-il le super-héros le plus écolo aux yeux des Américains ? Alors que Aquaman, au bilan carbone plus flatteur, ne séduit guère.

Un homme sensible et blessé

Frédéric Sigrist évoque quelques épisodes de sa folle jeunesse d'intermittent. G.O. au Club Med il doit courir, déguisé en poulet, poursuivi par un boucher agressif. Figurant



Frédéric Sigrist

dans un opéra mis en scène par Olivier Py, il déboule d'une armoire dans le plus simple appareil, en compagnie d'un groupe de camarades, sous la menace d'une main baladeuse. Un grand souvenir ! Aujourd'hui quadra, il s'est installé dans une maison de grande banlieue avec sa famille.

Son émission *Blockbusters*, sur France Inter, lui permet d'échanger avec des fondus comme lui de toute la culture de masse : les jeux vidéos, les mangas, les séries, les dessins animés, etc. Un plaisir que quelques cuistres, le reprenant sur tel ou tel point, ne parviennent pas à gâcher.

Le ton léger se fait grave lorsque Frédéric Sigrist évoque un chagrin très intime. Existe-t-il un dieu de l'Olympe ou un marionnettiste retors pour lui infliger de telles épreuves ?

Le public, un instant déstabilisé, comprend alors que la défroque du super-héros dissimule un homme sensible. ●

MONIQUE LOUBESKI

Super héros, jusqu'au 27 avril au Funambule Montmartre, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, (le lundi et le mercredi représentation à 19 h ou à 21 h), 01 42 23 88 83, funambule-montmartre.com

Beau Livre

LES FOLLES ANNÉES DE L'ART DÉCO

Un ouvrage invite à découvrir le patrimoine édifié sur la Butte, lors des mouvements Art nouveau et Art déco.

Cet ouvrage s'inscrit dans une série consacrée aux édifices construits dans le premier tiers du XXe siècle dans le « Grand Paris ». Après Montparnasse et Saint-Germain-des-Prés, l'année dernière, le trio constitué par un architecte urbaniste (Maurice Culot), une historienne (Charlotte Mus) et une artiste (France de Griessen), poursuit la revue de ces styles architecturaux. Réalisé en collaboration avec le musée de Montmartre et l'Association du vieux Montmartre, le livre, magnifiquement illustré, rappelle la diversité et la richesse de ce patrimoine. La maison atelier du peintre Maurice Neumont, dont l'entrée se situe 1 place du Calvaire, tout en haut de la Butte, constitue un magnifique témoignage de l'Art nouveau. Nombre d'habitations construites à cette époque conservent des éléments caractéristiques : sculptures décorant la façade, mosaïques, escaliers... Puis la destruction du « maquis » (situé entre les actuelles rues Caulaincourt, Lepic et Girardon) et la construction de l'avenue Junot ont ouvert la voie à un nouveau style de bâtiments : des constructions modernes, sans trop de fioritures, où les volumes ont la part belle. La promenade vaut le coup d'œil.

L'intérêt de l'ouvrage est aussi de rendre hommage à la vigilance constante, déjà manifestée par certains habitants, pour éviter la construction sur la Butte d'immeubles masquant la vue sur Paris. Le quartier leur doit beaucoup. ●

DOMINIQUE GAUCHER



Maurice Culot, Charlotte Mus et France de Griessen, Montmartre 1900-1930, Art nouveau et Art déco, éditions AAM.

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

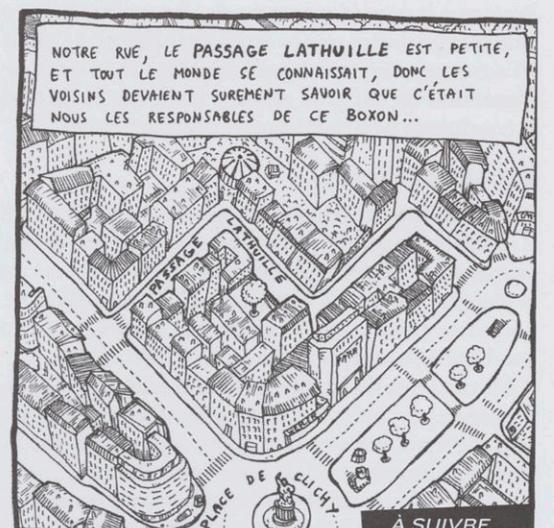
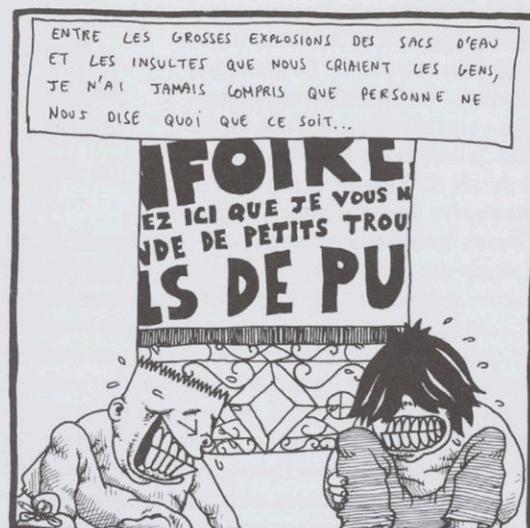
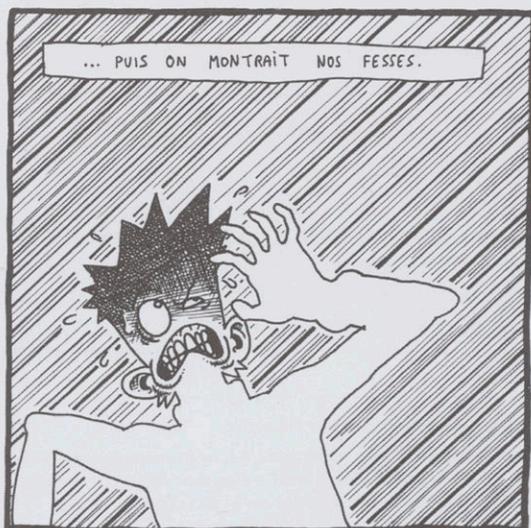
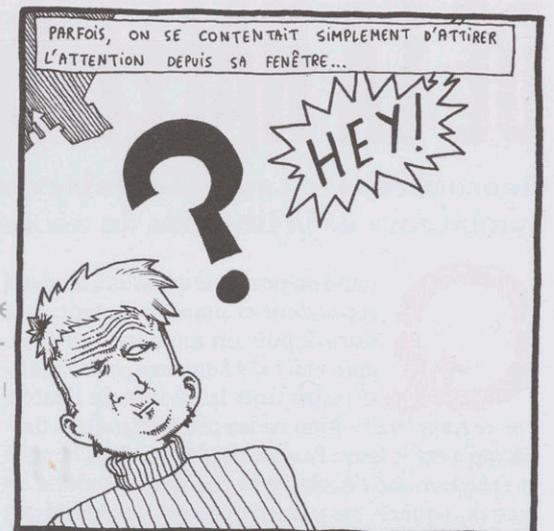
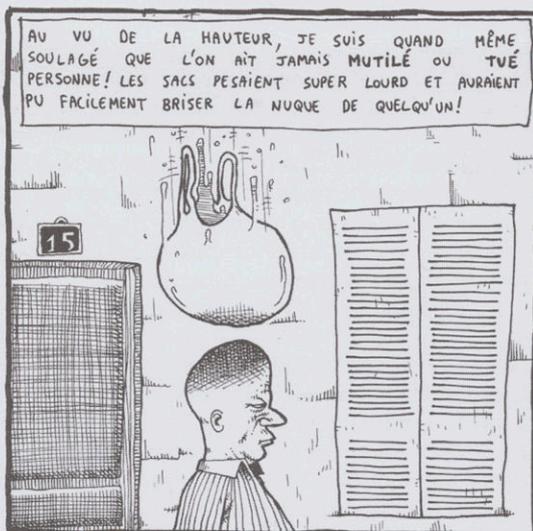
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

La BD

Le ninja de la place de Clichy

Deux préados fan de ninja poursuivent leurs pérégrinations et leur apprentissage au gré des fantaisies d'un étrange maître. À leurs moments perdus et entre les entraînements, ils s'amuseent comme ils peuvent en piégeant les passants et les voitures.

GORKA UZTARROZ - www.gorkauztarroz.com





Dominique Dugay

LE DUO INSÉPARABLE DE LA HALLE SAINT-PIERRE

Rencontre avec Laurence Maidenbaum et Pascal Hecker, les deux fondateurs de la librairie du musée d'art brut et d'art singulier.

Quand on pose une question, les deux répondent et manifestement, cela dure depuis un moment ! « *Pascal, aide-moi !* », « *Laurence, aide-moi !* » Chacun finit la phrase de l'autre, « *on se complète !* » Rien ne les prédestinait au destin qui a été le leur : Pascal, né place de La Chapelle et fréquentant l'école de la rue de la Madone en face du square, ne pensait pas qu'il reviendrait s'ancre professionnellement dans le 18^e et y créer une librairie. « *Mes grands-parents maternels venaient du Nord, donc gare du Nord. C'est comme pour les Bretons à la gare Montparnasse, ils posaient là leurs valises et gardaient un lien avec leurs origines.* » Quant à Laurence, elle n'avait pas idée, dans le 15^e arrondissement de Paris où elle a grandi, que le hasard la conduirait à se passionner pour l'art brut !

Hasard de parcours

Pourtant, lorsqu'on les interroge sur leurs souvenirs d'enfance, tous les deux mentionnent les livres. Pascal parle de la vieille marchande de journaux de la place de Torcy où il trouvait les BD de sa jeunesse. Laurence évoque une maladie qui a duré et qui l'a conduite à se mettre toute jeune à la lecture.

Munis, l'une de diplômes en littérature et langues, l'autre en psychologie, ils répondent à une annonce et pénètrent dans ce lieu qu'ils adorent toujours, trente-six ans plus tard : la Halle Saint-Pierre. « *Quand Pascal et moi, on est arrivés ici, il n'y avait pas de formations de libraire. Comme on était tous les deux des*

lecteurs, et qu'on avait des connaissances par ailleurs, on a été embauchés. » C'était en 1986. A l'époque, le musée d'art naïf, à l'étage, est une culture de niche qui concerne quelques passionnés et le musée en herbe, au sous-sol, est un lieu d'expérimentation. « *La librairie n'existait pas, ni la cafétéria, il y avait des rayonnages vides...* » à eux de les remplir !

Liberté

Laurence se souvient : « *On a commencé avec l'art naïf, il n'existait pas grand-chose, à part les publications du conservateur, M. Fourny ; mais il y avait le musée en herbe avec des expositions qui changeaient et ça, c'était beaucoup plus stimulant. La première, ça a été...* » « *L'architecture fantastique, enchaîne Pascal, d'une même voix, le prélude à ce qui allait devenir le musée et la librairie. Il y avait la maquette du palais du Facteur Cheval, la maison Picassiette, ces marges que le musée a explorées ensuite. On a développé ce qui existait autour de l'art naïf. On a rencontré beaucoup de gens et c'est à partir d'eux, que se sont élaborées beaucoup de choses. On a peu à peu été cooptés, on a connu l'arrière-garde, on a tissé des liens avec un monde à l'époque un peu souterrain, mais passionné. Tu te rappelles ? On a constitué un fond autour de l'art naïf en le mettant en réseau.* » « *Comme du crochet !*, continue Laurence. *On était jeunes, on n'y connaissait rien. On a eu la chance inouïe de créer quelque chose dans une*

liberté complète. On a pu introduire les auteurs qu'on aimait, les genres et les sujets qui nous intéressaient, ce qui a donné à cette librairie un ton et une couleur singuliers. Et en plus, on s'est entendus ! Et ça, c'était pas évident ! » [sourire].

C'est ainsi qu'a commencé leur aventure, faite de curiosité, d'engueulades parfois, d'élan, de rencontres toutes plus passionnantes les unes que les autres qui peu à peu ont conduit le lieu vers sa vocation actuelle, le Musée d'art brut de la Ville de Paris, un art qui n'était pas encore à la mode lors de la première exposition qui a pourtant fait un tabac.

Curiosité, envie et inventions

La mode, de toutes les façons n'intéresse pas les deux compères. « *Il faut avoir envie de faire les choses, pas parce que tu penses que cela va marcher. Avec les modèles, on s'ennuie, tout est lisse, ce qui est vivant c'est ce qui est imprévisible* », dit Laurence ou Pascal, on ne sait plus « *Je crains que certaines personnes ne comprennent pas notre travail. Ce temps qui s'est écoulé, qui peut paraître long pour certains, c'est une richesse, une construction perpétuelle, d'être sur le front des idées. J'ai peur de l'abandon de cette forme de vie pour une autre.* »

Un autre élément a compté pour la librairie : l'existence de l'auditorium. Il a permis aux deux, toujours en quête de liens, d'enrichissements, d'imaginer d'autres entrées dans l'art. Conférences, séances poétiques, spectacles ont ainsi fait écho à la librairie : « *C'est une librairie en résonance ; le cœur c'est l'art brut, mais immédiatement après il y a le surréalisme qui est lié à son histoire, l'inconscient car les artistes ont souvent un rapport un peu étrange avec eux-mêmes, la mystique, une des dimensions de l'art brut, la poésie.* » Ces rencontres importantes, au fil des années, leur donnent l'occasion d'ouvrir le lieu à des auteurs, d'organiser régulièrement des séminaires avec des spécialistes confirmés ou de jeunes chercheurs, comme ces deux jumeaux, les frères Hoar, nés dans le quartier, qui ont arpenté enfants la Halle et qui offrent un séminaire sur la cybernétique.

Quand ils parlent de ce qu'ils ont réalisé, ils disent « *on...* ». Ils donnent aussi le sentiment d'avoir tout lu, en tous cas tout ce que la librairie contient. Leur longue collaboration fait d'eux un « vieux couple », ce qu'ils ne renient pas, bien au contraire : « *Et maintenant, comme on est vieux et comme on perd la mémoire, on compte sur l'autre pour retrouver...* » Un duo dont l'harmonie de fond ne s'est jamais démentie. Il n'y a qu'à les écouter tisser ensemble le récit de cette histoire. Laurence a décidé de partir à la retraite en octobre prochain : « *Je veux avoir le temps*

« C'est une librairie en résonance ; le cœur c'est l'art brut, mais immédiatement après il y a le surréalisme, l'inconscient, la mystique, la poésie. »

de vivre, je me sens bien et je veux faire une belle croisière tant que je peux. » Pascal continuera, seul, encore un peu : « *Je l'appellerai, quand elle sera au milieu de l'océan, pour lui demander une référence !* » ●

DOMINIQUE BOUTEL

Halle Saint-Pierre, 2 rue Ronsard

Le 13 février : Rencontre avec Anne Sibran, spécialiste du quechua, pour son livre *Le Premier Rêve du monde*, autour de Cézanne, la création et la vision. Lecture Bruno Podalydès.